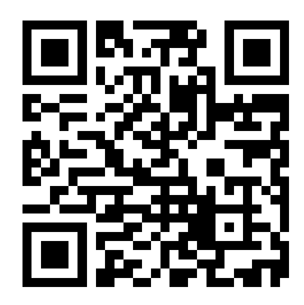
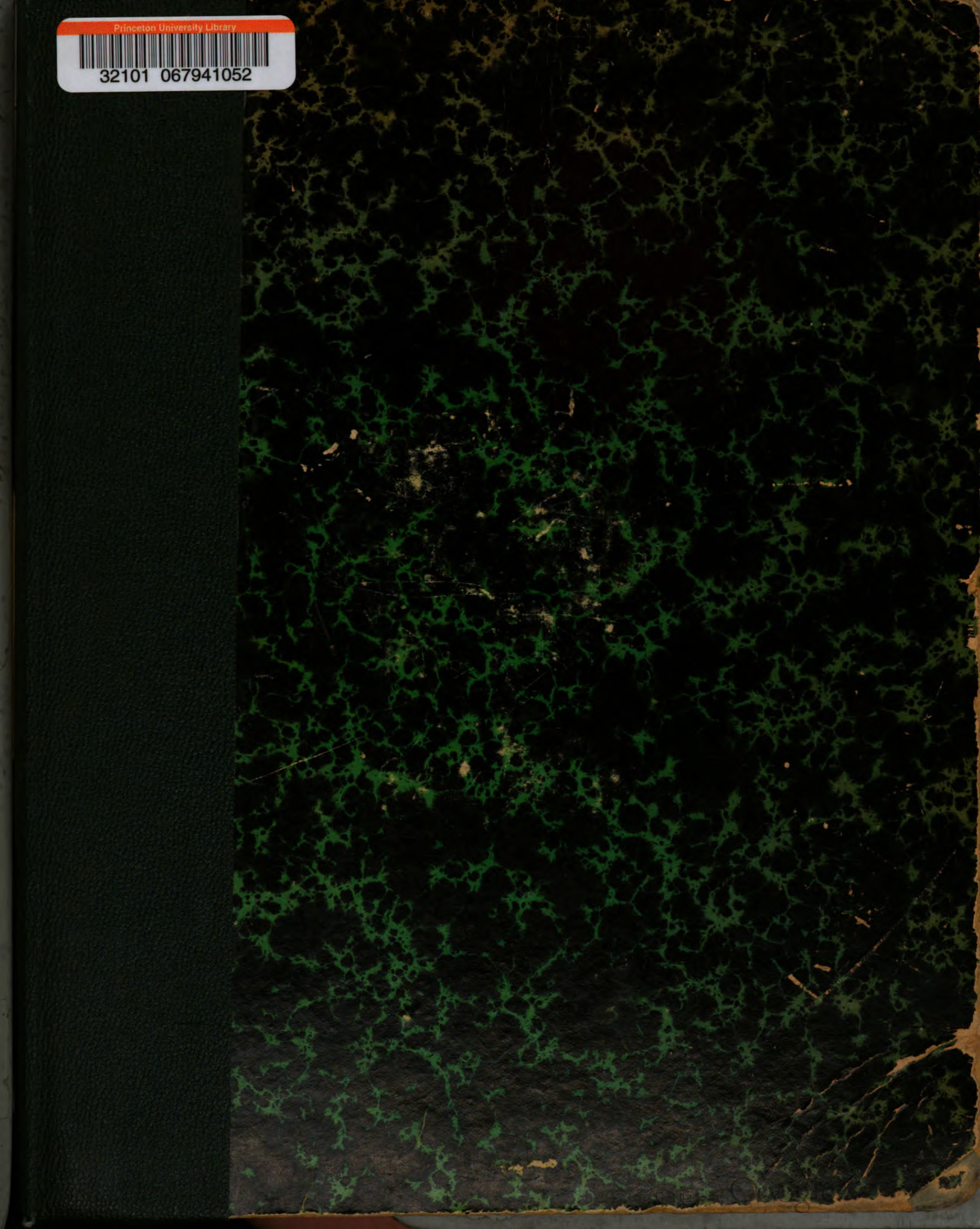
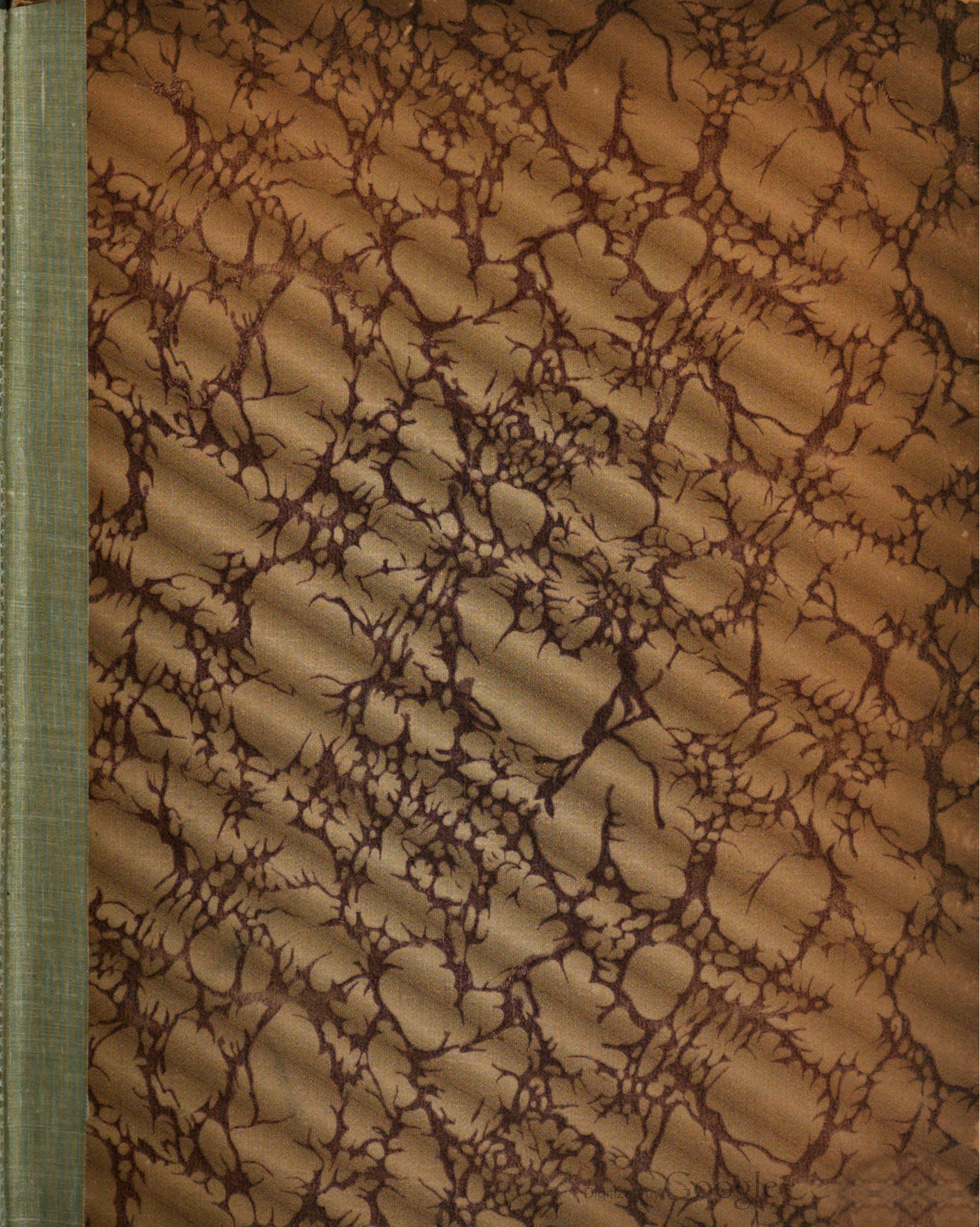



Princeton University Library
32101 067941052


3134
.392
.6
Library of
Dei Sub Numine Viget
Princeton University.
Digitized by Google



LES TRIOMPHES.



Petrarca

PÉTRARQUE

LES TRIOMPHES

TRADUITS PAR

HENRY COCHIN

ET ORNÉS

DE VIGNETTES GRAVÉES SUR BOIS PAR

ALFRED LATOUR



CHEZ L'IMPRIMEUR LÉON PICHON

5, RUE CHRISTINE, 5

PARIS

M. CM. XXIII

PRÉFACE.

LE TRADUCTEUR AU LECTEUR.


'abbé de Sade, en tête de son livre (le premier bon livre qui ait été écrit en français sur Pétrarque), s'excuse fort de son audace. On lui a répété, ce qui le rend confus, ce propos d'une dame qui savait bien des choses, la reine Christine de Suède : « Pétrarque était un très grand philosophe, un très « grand amoureux, un très grand poète : il faut réunir ces « trois qualités pour l'entendre. »

Pétrarque était cela et bien d'autres choses encore.

Un siècle, ou environ, après l'abbé de Sade, Lamartine, dans son *Cours familier de littérature*, posait autrement la question, dans une phrase où il semble qu'il parlait de lui-même, autant que du fameux Toscan : « Pour les uns il est « poésie, pour les autres histoire; pour ceux-ci amour, pour « ceux-là politique. Sa vie est le roman d'une grande âme. »

Lamartine ajoute la politique et l'histoire, et il oublie la

philosophie morale. Nul homme du passé n'est plus difficile à connaître que Pétrarque. C'est tout un monde que sa vie, un monde que son esprit.

Pour donner, par comparaison, quelque idée de cet esprit et de cette vie, de Pétrarque humaniste, érudit, moraliste, politique, pénitent, sur combien de grands hommes ne faudrait-il pas diriger les regards ? — C'est, si l'on veut, Érasme, c'est Montaigne, c'est Augustin. Je dirai presque encore : c'est Lamartine. Et si je voulais trouver un autre homme de lettres qui ait exercé sur l'Europe une monarchie intellectuelle pareille, je devrais encore ajouter : c'est Voltaire.

L'étude de Pétrarque est comme une science. On a été en Italie jusqu'à nous appeler des *Pétrarcologues*. L'expression est pédante et l'on en sourit. Ce qu'elle désigne n'est pas sans quelque réalité.

Mais il est un poète, et un poète italien. C'est à quoi je voudrais penser un peu. Pour pénétrer tout le sens des poètes, il faut les commenter ! Sans doute. Mais pour les aimer, il faut les lire, — quand on peut.

Peut-on lire Pétrarque ? Il y a dans le passé bien des poètes qu'on peut à peine lire, — triste chose ! — dont les vers ne sont plus qu'un sujet d'étude érudite, tant diffèrent entre eux et nous la langue et la pensée. Pour Pétrarque, rien de semblable. Sans doute quelques-uns de ses vers ont vieilli ; d'autres se sont obscurcis. Presque tous ont gardé une étonnante fraîcheur. Je dirai plus : beaucoup nous appartiennent, et sont de notre temps, ou à peu près. A chaque moment, on y retrouve quelque sentiment commun avec le romantisme du XIXe siècle : passion, douleur, mélancolie, amour de la nature, désespoir, mort, repentir, élan mystique.

Chose singulière : nos pères, qui l'adoraient, étaient, par le goût, bien éloignés de nous. Au XVIe siècle et jusqu'au XVIIIe, cette question : « Faut-il lire Pétrarque ? » eût fait bondir bien des gens. Quel poète fut plus populaire dans l'Europe entière ? Madame Laure, Vaucluse, étaient des noms de légende. Mais dans ces siècles, où Pétrarque eut la popularité, on le connaissait, je pense, assez mal. Toute notre poésie amoureuse, de Ronsard à la fin, sortait moins de Pétrarque, que des Pétrarquistes, ses fastidieux descendants. L'homme était toujours fameux. Mais on avait fini par le défigurer. Au début du XIXe siècle, Pétrarque et Laure, en France, étaient devenus bien « province, » bien « troubadour, » thèmes pour Jeux floraux ou Athénées de Vaucluse, un peu « sujets de pendule. »

Nos poètes d'alors, sauf Lamartine toujours si averti, ne se sont guère aperçus que le grand lyrique toscan leur était assez semblable. Le surnom de « moderne, » qu'on lui a donné si souvent de nos jours sans grande raison, lui appartient surtout comme poète lyrique.

Donc il faut le lire.

*
* *

Il faut le lire et le lire pour son plaisir. Il ne faut pas le discuter. Je m'interdis ici toute érudition pétrarquesque. J'y ai appliqué bien des heures depuis un quart de siècle. Je m'accorde un jour de vacances.

Certes je ne renie aucune recherche d'histoire ni de critique. Les vers italiens de Pétrarque en sont, comme tout le reste de ses œuvres, un sujet interminable. Un poète du passé doit être l'objet d'études savantes. Qui en doute ?

D'abord il faut le situer dans la généalogie des poètes, et le juger par comparaison. L'art de Pétrarque, sa forme, le sujet qu'il chante, sont la suite d'une longue évolution, à travers les siècles. La poésie amoureuse a des sentiments, des images, des mots, et, si je puis dire, des mœurs et des usages, qui se sont répétés sans cesse depuis l'antiquité romaine. Pétrarque, en son temps et à son tour, a eu l'usage de ce matériel poétique. Je vous assure que la recherche de toutes ces racines-là n'est pas un mince travail, ni toujours plaisant, quoique utile.

L'érudition aurait encore, et ceci est plus plaisant, à vous tracer le fond de tableau de la poésie pétrarquesque, le paysage, si vous voulez; et sur ce paysage à dessiner exactement les personnages.

Je laisse ces questions captivantes, et je ne pose pas même un point d'interrogation. Que Madame Laure fut l'épouse de Hugues de Sade, comme l'abbé de Sade l'a ingénieusement soutenu pour la gloire de sa famille, ou bien qu'elle fût toute autre dame, cela importe fort à l'histoire, point à la poésie lyrique. Sachons seulement que Madame Laure a existé, et que la dame aimée de Pétrarque fut une réalité, et non une ombre. Nous avons sur elle, sur sa vie, sa beauté, sa vertu, — ses multiples maternités ! — le témoignage de Pétrarque même, très précis et incontestable.

Sachons surtout que Pétrarque poète est toujours un poète amoureux ; — toujours, — et même le jour où il aborde le style épique à la suite de Dante, le jour où il entreprend les TRIOMPHES. Car les TRIOMPHES sont l'histoire encore de ses amours, au fond. Ils nous sont parvenus sous ce titre général : TRIOMPHES, SUR LA VIE ET LA MORT DE MADAME LAURE.

*
* *

Je prie les lecteurs des TRIOMPHES de se bien persuader que Pétrarque est un poète lyrique. Il est lui-même le sujet de sa poésie. Il a conçu de sa destinée une image poétique, qui lui représente la vérité et l'unité de sa vie morale. Et il l'a exprimé en vers inspirés. Les accidents complexes et agités de sa vie ont tous leur place dans ses poèmes ; mais il a, si j'ose dire, tout centralisé en une seule histoire sentimentale. On découvre, en lisant, toute la suite de cette histoire, — dirons-nous : de ce roman, au sens d'aujourd'hui ? A peu près. — Lamartine a dit : « Le roman d'une « grande âme ! » En construisant ce « roman », Pétrarque ne faisait assurément que se conformer à une tradition des poètes ses prédécesseurs.

Cette histoire est-elle absolument conforme à la réalité des choses ? C'est encore là un sujet de discussion érudite. Pareille enquête est le supplice posthume qui attend tout poète lyrique, et dont les autres poètes ont moins à souffrir. Le lyrique prétendant tout dire, il est naturel que l'érudition veuille reconnaître s'il a vraiment tout dit. Elle a besoin de savoir, et elle finit par savoir. Ce qu'elle sait a son intérêt, mais n'a rien à voir avec la beauté poétique. Le vrai poète lyrique se crée un monde où il se meut, libre et sincère. Pour lui ce monde est le seul vrai : il est la vérité même.

C'est Platon qui jadis a enseigné cela, dans un merveilleux discours, dont j'ai le bonheur de pouvoir citer quelques lignes, grâce à M. Paul Girard, qui m'a fait l'amitié de les traduire pour moi. Il est possible que Platon y ait mis quelque ironie, comme c'était sa coutume quand il parlait des poètes. Mais il y a si bien exprimé cependant le sens

vrai de la beauté poétique qu'on ne saurait concevoir un plus excellent prologue à la lecture d'un lyrique. (La Comtesse de Noailles y a pris l'épigraphe d'un de ses livres).

Socrate parle :

« Tels les corybantes ne sont plus en possession de leur « raison lorsqu'ils se livrent à leurs danses, tels les poètes « lyriques cessent de la posséder, quand ils composent leurs « admirables chants. Dès qu'ils abordent le son et les rythmes, « un délire les saisit. Et, comme les bacchantes, dans leur « égarement, puisent au cours des fleuves le miel et le lait, — « ce qu'elles sont incapables de faire, une fois rentrées en « elles-mêmes, — ainsi l'âme des poètes lyriques fait véritablement ce qu'ils disent qu'ils font.

« Ils nous parlent, en effet, de fontaines qui répandent du « miel, de jardin des muses, de frais vallons, où ils vont, « butinant comme les abeilles, voltigeant eux aussi, et d'où « ils nous apportent leurs vers. Et ils disent la vérité ! Car « le poète est chose légère, ailée et sacrée, et il ne peut rien « faire, sans que le dieu qui le pénètre l'exalte et lui fasse « perdre la raison. Tant qu'il n'est pas dans cet état, notre « homme est incapable de faire des vers et de vaticiner. Ce « n'est pas dans ses connaissances qu'il puise toutes les belles « choses qu'il débite (comme toi, quand tu dissertes sur « Homère), mais dans une inspiration divine. »

Il faut obéir à Platon, et suivre, sans discuter, le poète dans son inspiration divine. Nous le suivrons et le croirons, car « les poètes disent la vérité. » Je laisse là mes livres. Et, comme il s'agit ici de lire des poèmes d'amour, je prends

pour mon usage ce vers de notre énigmatique Mallarmé :

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos !

*
* *

Je ne les rouvre pas. Je ne veux lire que le poète !

Mais encore, peut-on lire, en France, un poète italien, un des plus délicats ? — A cette idée, Carducci s'exclamait : « Comme si, disait-il, les étrangers pouvaient arriver à le « comprendre, sans savoir, de la langue italienne, bien plus « qu'il n'en faut pour comprendre Dante ! » — Je persiste cependant, car dans le même volume, le même Carducci voulait bien me compter au nombre de ceux qui ont compris. Mais comprendre est une chose, et traduire une autre.

C'est en parlant justement de Pétrarque, que Joachim du Bellay, qui l'aimait, défiait, dès le XVI[e] siècle, les traducteurs : « J'ose bien dire que si Homère et Virgile renaissant « avoyent entrepris de le traduire, ils ne le pourroyent « rendre avecques la mesme grâce qu'il est en son vulgaire « toscan ! » — Homère ou Virgile sans doute : il faudrait se méfier ! — Mais un humble et consciencieux travailleur, èpris de poésie, pourra peut-être en donner quelque idée. Chaque morceau qu'il croira pouvoir tourner en français, y perdra certes, en lui-même, « cette grâce » qui ravissait du Bellay : mais on tâchera de le mettre à sa place et l'encadrer dans un si beau tableau, de l'invention du poète, que cette beauté emportera tout.

Je les « tournerai » le plus exactement que je pourrai. Être littérale n'est pas toujours pour une traduction la qualité maîtresse : c'est quelquefois, dit-on, la manière d'être infidèle. J'en demeure d'accord, s'il s'agit de langues éloignées

de la nôtre, et que l'on ne peut traduire directement, et sans explication. Ce n'est pas le cas pour l'italien du xiv[e] siècle. Cette langue et la nôtre, ces deux sœurs latines, ont crû si près l'une de l'autre, que leurs usages sont pareils, à quelques inversions près. La plus belle preuve en est la traduction de *l'Enfer* par Littré, en français médiéval, — un chef-d'œuvre ignoré, ou peu s'en faut.

Je ne l'égalerai pas, bien entendu, d'autant que je ne veux pas user de la langue du moyen âge. Je ne présente pas au lecteur moderne autre chose que la langue dont il a l'habitude, avec quelques tours archaïques à l'occasion, quelques mots passés d'usage, mais bien connus. Je tâcherai, quand je le pourrai, de reproduire le « nombre » des vers italiens, jusqu'à pouvoir parfois suggérer quelque chose de leur musique.

Est-il excessif d'ajouter que pour cela je réclame du lecteur quelque effort, et un peu d'imagination complaisante ?

*
* *

Mais je dois l'aider, et pour cela l'avertir un peu de ce qu'il doit chercher dans les Triomphes et de ce qu'il y trouvera. En effet, en suivant l'opinion commune, on risque d'y chercher autre chose que cela qu'on y trouve véritablement.

La cause en est le succès incroyable qu'ont obtenu les Triomphes dans les siècles qui ont suivi leur première apparition. Cette faveur a été telle qu'elle est arrivée à fausser, dans l'opinion publique, la figure vraie de la grande œuvre. Ceux qui sont responsables de cette déformation, ce sont les artistes, — depuis les plus célèbres jusqu'aux plus obscurs, —

qui ont illustré les TRIOMPHES. A l'heure qu'il est, ce mot TRIOMPHES évoque, plutôt qu'autre chose, les œuvres de l'art italien, français, flamand, les fresques, les tableaux, les bas-reliefs, les grandes suites de tapisseries.

Ce ne sont que cortèges de guerriers, de héros, de poètes, de sages, que chars triomphaux, qu'animaux symboliques. Le XV[e] et le XVI[e] siècles ont accaparé les TRIOMPHES. Ils les ont développés et enrichis de formes et de figures, auxquelles souvent leur auteur n'avait pas songé.

Le principe des cortèges se trouve à l'origine dans les poèmes de Pétrarque. Car la mise en scène qu'il avait conçue, c'est le Triomphe romain, la pompe du vainqueur montant au Capitole, et traînant après lui les dépouilles des vaincus et les vaincus eux-mêmes. Et Pétrarque donc devait nécessairement peupler son épopée d'une foule de figures antiques. Sa passion, de tout temps, l'entraînait vers la connaissance de l'antiquité grecque et romaine.

A côté du poète, il y a en lui le chercheur, avide avant tout de Rome et d'Athènes, le romain antique. Il veut, envers et contre tous, ramener le monde entier, ramener toutes choses, à la beauté, à la sagesse, à la science, à la gloire du « vieux peuple de Mars », seul type pour lui de la grandeur humaine.

Mais ainsi vont les choses ! — Cette direction de la pensée de Pétrarque, dans laquelle nos pères de la Renaissance ont abondé, qu'ils ont accentuée et exagérée, a fait qu'ils ont négligé tout le reste de l'œuvre du poète.

Or, ce que nous goûtons, nous, aujourd'hui, c'est ce que la Renaissance a négligé : c'est l'âme du poète.

Le cortège antique est au début. Le poète y revient à maintes reprises. Mais la nature même de son génie l'en a

détourné. Il est revenu à sa recherche naturelle, l'expression de son histoire morale figurée par les symboles de la nature, — ses amours, ses repentirs, ses rêveries, son âme, sa foi.

Le poème est infiniment plus personnel que les grands illustrateurs ne se le sont figuré. Et il est arrivé ceci : qu'après avoir attiré aux TRIOMPHES le goût de leur époque, ils en ont peut-être détourné les modernes. — Les modernes y doivent revenir !

*
* *

Je voudrais brièvement indiquer ce que c'est au juste que le poème des TRIOMPHES, et ce qu'il en faut retenir pour y prendre le plaisir qui convient.

C'est un grand poème en langue italienne que Pétrarque a commencé aux environs de la cinquantaine. Quand il l'entreprit, il subissait évidemment l'influence de la *Divine Comédie*. Sans entrer en rien dans la question délicate des rapports de Dante et de Pétrarque, je dois dire sous quelles actions, avouées ou non, Pétrarque fut amené à écrire un long poème, qui ne fût pas en latin.

C'était un grand événement dans sa vie ! Jusqu'alors, il n'avait aperçu de véritable gloire que dans l'épopée latine, sur les pas de Virgile. Tous ces admirables poèmes italiens de forme courte, ces sonnets, ces chansons qui font nos délices, il les traitait, (plus ou moins sincèrement), de « bagatelles. »

Cependant, quand sa dame, Laure, fut morte, il continua à la chanter, comme au temps de sa vie, en sonnets et en chansons. Et ce fut la seconde partie de son roman poétique. Il pleurait Laure disparue de la Terre, mais il la voyait au

Paradis, l'honorait comme une élue, conversait avec elle en vision ; il aspirait à la rejoindre dans l'Éternité.

Tandis qu'il donnait cette matière lumineuse à la seconde partie de ses poèmes, il entreprenait parallèlement une sorte d'épopée pour y développer le roman de sa vie sous une forme beaucoup plus vaste. Cette épopée du poète lyrique s'appelle : LES TRIOMPHES.

Le point de départ des TRIOMPHES est le dessein d'honorer la dame aimée ; leur occasion : une vision, — sujet très familier à l'époque, — et une vision de l'autre monde, comme la *Divine Comédie*, avec des groupes, des rencontres, des dialogues ; — la forme, la *terza rima*.

*
* *

Quant au plan de ce grand poème, soyez assuré que Pétrarque n'en arrêta pas, dès le début, la conception avec certitude. Il paraît bien clair qu'il est parti sans savoir au juste jusqu'où il voulait aller, ni par quels chemins.

Quoi qu'il en ait pu penser, il reste dans ses TRIOMPHES le poète lyrique des Sonnets et des Chansons. Il a eu ce poème devant lui vingt ans, et plus. Il y a travaillé, on peut dire, jusqu'à son dernier soupir. Le dernier Triomphe, celui de l'*Eternité*, le plus beau peut-être, le plus manifestement inachevé, nous est resté, — (c'est le seul), — écrit, daté de la main du mourant. Nul doute que s'il eût vécu, il eût continué à remanier et à retoucher, ainsi qu'il le faisait depuis vingt ans. Eût-il donné alors une forme définitive ? — Qui sait ? — Jamais peut-être !

Nous avons devant nous un grand poème inachevé, ce qu'on pourrait appeler (avec un peu d'exagération) une effu-

sion lyrique quotidienne. C'est là ce qui explique certaines obscurités, redites, pauvretés d'expression, qui plus d'une fois frapperont le lecteur. Mais il sentira aussi la beauté toute spéciale de cette improvisation continuelle, de cette incessante retouche. Rien dans la poésie ne présente un caractère aussi merveilleusement spontané.

Il est facile de voir, chemin faisant, les modifications progressives du plan et de la forme même. Par exemple, si l'influence de Dante se marque au début, les réminiscences de la *Divine Comédie* deviennent, à mesure qu'on avance, plus rares.

Et l'on remarquera aussi que la figure du triomphe romain s'éloigne de plus en plus. On ne voit l'image complète du cortège triomphal que dans le *Triomphe de l'Amour* et celui de la *Renommée*. Dans les autres, l'idée de triomphe ne reparaît plus que fugitivement.

La *Pudicité* est un combat, suivi d'un court triomphe. Le *Temps* est une scène mythologique, très pittoresque, et satirique, avec des discours vraiment plaisants. L'*Éternité* est une vision apocalyptique où la philosophie a grande place.

Un des plus délicieux morceaux des TRIOMPHES est celui où l'idée de triomphe a disparu tout à fait, pour faire place à des scènes intimes : la mort de Laure, — et cette apparition, où, dans une singulière confidence posthume, la Dame révèle à son amant l'état de son âme au temps de leurs lointaines amours. C'est une merveille.

*
* *

Cependant, tels que nous les avons devant nous, et tels que le poète nous les a laissés, les TRIOMPHES ont un sujet général :

l'histoire morale du poète, de ses amours, de sa poursuite de la gloire, de sa conversion, de son désir du ciel; — c'est en même temps l'histoire de l'humanité. Comme Dante nous a dit l'histoire de sa propre âme, avec celle de l'âme humaine, ainsi Pétrarque est amené à faire.

Les TRIOMPHES sont classés suivant une suite logique et logiquement enchaînés, comme il suit :

L'*Amour* triomphe de l'homme.

La *Pudicité* triomphe de l'Amour.

La *Mort* triomphe de la Pudicité, — car elle abat toutes les âmes, pures ou impures, dans la même sombre égalité. De la tête de Laure, elle arrache un cheveu d'or.

La *Gloire* triomphe de la Mort; — elle survit à la Mort, et elle croit lui survivre à tout jamais. Il semble qu'elle va défier la course séculaire du Soleil.

Le *Temps* triomphe de la Gloire, — car le Soleil, un moment dépassé, multiplie ses efforts, et double la ration de ses chevaux, pour mener son char à la poursuite des fameux de ce monde, et les abattre enfin, mieux que la Mort ne l'avait su faire, dans une égalité plus absolue.

L'*Éternité* triomphe du *Temps*.

Les cinq premiers triomphes se sont déroulés sur la Terre, le sixième au Paradis, où, parmi les anges et les élus, Pétrarque aperçoit sa Dame, qu'il aspire à suivre, victorieuse de la Mort et du Temps, dans la Gloire éternelle.

*
* *

J'ai dit comme il est peu probable que ce plan ait été conçu dès le début. Il dut se former et s'amplifier devant les pas du poète, au fur et à mesure qu'une nouvelle matière se présen-

tait à lui. Dans ce cadre en tous cas, il n'eut pas le loisir de ranger définitivement *tous* les chapitres en un ordre certain en leur donnant une forme définitive.

Sans entrer en aucun examen critique, je dois faire savoir au lecteur quel texte j'ai suivi et quel ordre j'ai observé. Car il pourrait lui arriver de prendre en main telle ou telle édition italienne, et d'y trouver, à sa surprise, des variantes fréquentes, et bien plus, des changements dans l'ordre des chapitres. J'espère que le lecteur voudra bien s'en remettre à moi; mais il aimera trouver ici cependant une briève explication : le texte des TRIOMPHES n'a pas reçu partout la dernière main de l'auteur. Il y a de nombreuses variantes, toutes intéressantes, puisqu'elles viennent toutes de Pétrarque. Elles se trouvent réparties entre les nombreux manuscrits des TRIOMPHES que possèdent les Bibliothèques. Nombreux, — certes ! Le succès des TRIOMPHES a été si extraordinaire ! Des copies en ont circulé en quantité vraiment invraisemblable.

Un savant allemand, Carl Appel, a donné, ces dernières années, l'étude la plus complète sur le texte des TRIOMPHES : il a vu 400 manuscrits; il en a exclu 148 comme dénués d'intérêt, et en a examiné 252, suivant des méthodes tellement minutieuses que les tableaux annexés à son livre ressemblent à des tables de logarithmes.

Fallait-il toute cette algèbre pour fixer un texte ? Peut-être. En tous cas, il faudra toujours en user, si l'on veut tout savoir sur les divagations du travail de Pétrarque. Sans aller cependant jusque là, nous devons retenir ceci, qui est certain : pour une partie notable de son œuvre, le poète nous a laissé plusieurs textes. Or, je ne pouvais pas entreprendre ici la traduction de plusieurs textes; j'ai donc fait mon choix, me

servant toujours d'ailleurs d'un texte arrêté critiquement par Appel.

Mais je n'ai rien supprimé. J'ai tout donné, tout ce qui me semble avoir pu, dans la pensée de Pétrarque, appartenir à l'œuvre. Naturellement tout n'est pas bon, et tout n'est pas clair. Je sais hélas, qu'il y a des passages un peu rébarbatifs, et, par exemple, l'épisode de Sophonisbe, auquel le poète devait tenir plus qu'à tout autre, parce qu'il lui rappelait son grand poème de l'*Afrique*, la passion et l'illusion de sa vie : cet épisode-là lui a offert évidemment des difficultés telles qu'il nous l'a laissé assez mal en point.

Il y a aussi des passages inachevés assurément, des phrases où manque le verbe, notamment, surtout dans le Triomphe de l'Éternité, des sortes de cris, de magnifiques oraisons jaculatoires. Je les ai laissés tels, en m'efforçant d'indiquer le sens. Il y a aussi, pour tout dire, des obscurités, que j'ai dû laisser obscures ; le lecteur achèvera mon interprétation. Je le supplie de ne pas s'y arrêter plus que de raison, mais de se laisser entraîner par l'élan irrésistible de l'admirable poème.

Sur ces questions, je pense en avoir assez dit.

* * *

Je dois m'expliquer sur un autre point et demander la même absolution. Il s'agit de l'ordre des morceaux. Les dix morceaux dont se composent les TRIOMPHES, ne se trouvent pas *tous* dans *tous* les Manuscrits, et, lorsqu'ils y sont, ils n'y sont pas toujours tous dans le même ordre.

Relativement à cet ordre, aucune certitude absolue ne peut être donnée. Pétrarque lui-même avait-il arrêté sa décision ? On en peut douter. — Il y a donc telle question d'ordre qui

ne peut être réglée que par le raisonnement. J'ai suivi le raisonnement qui m'a paru le meilleur, celui qu'a établi mon distingué ami le Professeur Cesareo de Palerme. Il n'évite pas toute contradiction, car personne ne l'évitera. Mais il donne le meilleur aspect d'ensemble, et sa déduction me paraît lumineuse.

Ce qui est inadmissible c'est ce que propose M. Appel : écarter résolument et rejeter en appendice des morceaux admirables, parmi les plus beaux de tous, lesquels d'ailleurs se trouvent dans maintes éditions et maints manuscrits ! — Je veux parler notamment du récit de la mort de Laure et de l'incomparable apparition de la Dame.

Je ne discute pas plus. J'ai voulu seulement informer le lecteur des libertés que j'ai prises.

*
* *

Tout mon désir est que le lecteur bénévole puisse lire. J'ai dû encore, pour lui rendre la lecture facile, et non pour autre chose, mettre à la fin du volume quelques notes. Elles semblent tout à fait nécessaires dans les parties surtout où apparaissent les longs cortèges de personnages antiques. L'auteur était pétri de la lecture des poètes et des historiens : nous le sommes moins ! Quelques rapides renseignements sont utiles. De même il faut quelques lumières en des points où le texte est obscur, elliptique, contradictoire.

On s'est efforcé, pour rendre la route plus douce, d'écarter les cahots.

On verra d'ailleurs, dès l'abord, qu'il ne s'agit pas de notes savantes. Un jour peut-être il me sera permis de donner une édition munie de tout l'appareil de l'érudition. Ce jour-là,

mon lecteur d'aujourd'hui ne me suivra peut-être pas : mais je me retournerai vers lui, plein de gratitude; car c'est pour son service et pour satisfaire son goût raffiné, que le somptueux éditeur de livres vraiment beaux donne aujourd'hui à ma traduction l'épreuve de l'imprimerie, d'une noble imprimerie en jolis caractères, et le cadre de charmantes gravures sur bois.

* * *

En échange je voudrais avoir su procurer au lecteur quelque joie. Je l'espère. Il pourra se donner l'idée d'un poème vraiment magnifique. S'il veut jamais aller jusqu'à l'original, je l'y aurai aidé. — S'il s'en tient à la traduction, — il découvrira, de loin, un poète, dont on parle beaucoup et qu'on connaît fort peu, — poète réservé, difficile, — mais poète du premier rang par l'élan lyrique, la splendeur descriptive, la richesse des images, et la sincère émotion humaine.

Pétrarque est sincère. L'image qu'il donne de lui-même et de sa vie est-elle véritable ? — Je sais ce qu'on peut découvrir de réalités, en comparant ses poèmes avec tant de documents, de livres, de lettres. Mais il faut l'oublier. — Laissons tout cela ! Reprenons la liberté à laquelle je vous engageais au début de ces lignes.

Pour bien lire les poètes, il ne faut pas trop savoir.

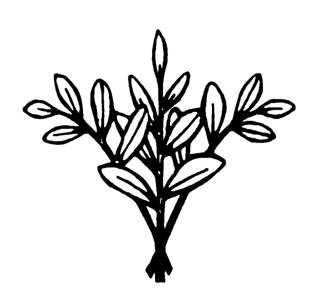
Tout cela est-il vrai ? s'approche-t-il du vrai ? — Il faut le tenir pour tel; je m'interdis pour l'instant d'en discuter un mot. Tout ce que je puis assurer, c'est que Pétrarque le tenait pour vrai, alors qu'il l'écrivait.

Et il suffit de croire cela pour lire un poète. Il faut être capable, à un certain moment, de n'ouvrir les yeux que sur

ses poèmes. Si ce sincère regard ne nous apprend rien, et que seule l'analyse savante nous révèle la beauté, nous avons devant nous un poète mort.

Pétrarque est un poète vivant.

HENRY COCHIN.



TRIOMPHE
DE L'AMOUR.



TRIOMPHE DE L'AMOUR.

I

AU temps qui renouvelle mes soupirs
par la douce mémoire de ce jour
qui fut le début d'un si long martyre, —
déjà le Soleil aux deux cornes du Taureau
donnait sa chaleur, et l'amante de Tithon
courait toute à son séjour d'usage.

L'amour, les dédains et les pleurs, et la saison
m'avaient ramené au lieu clos,
où mon cœur las dépose tout fardeau.
A cette heure, en ce lieu, sur l'herbe, — quelque peu
vaincu par le sommeil, — je vis une grande lumière,
et dedans : force douleur, avec brève joie.

Je vis un chef souverain et vainqueur,
semblable à l'un de ceux qu'au Capitole
un char triomphal mène à une grande gloire.
Moi qui d'un tel aspect de jouir n'ai coutume
dans ce siècle où je me trouve, siècle d'ennui,
vide de tout mérite et plein de tout orgueil, —
Ce spectacle si charmant à voir et nouveau,
je le mirai, — levant mes yeux pesants et las ; —
(car je n'ai pas d'autre plaisir qu'apprendre) :
— Quatre destriers, bien plus blancs que la neige ;
sur un char de feu un garçon cruel,
avec en main un arc et à ses flancs des flèches ;
il ne craignait rien, donc n'avait écu ni mailles,
mais aux épaules seulement deux grandes ailes
de mille couleurs ; — et pour tout le reste, nu.
Tout alentour, d'innombrables mortels :
d'aucuns pris à la bataille ; d'autres tués ;

d'autres blessés de traits perçants.

Curieux d'en apprendre plus, je m'avançai,
tellement que je fus au point d'être un de ceux
qu'Amour a séparés de la vie avant l'heure.
Alors je m'empressai de voir s'il en était
que je reconnusse, dans la troupe serrée
du Roi qui jamais ne jeûne de larmes.
Je n'y connus personne, et s'il en était quelqu'un
de ma connaissance, — son air avait changé
par la mort, ou la prison cruelle et féroce.

Une ombre, quelque peu moins triste que les autres,
vint à ma rencontre, et me nomma par mon nom,
en disant :

« Or voilà ce qu'on gagne à aimer ! »

Et moi, m'émerveillant, je dis :

« Ore, comment
« me connais-tu, sans que moi je te reconnaisse ? »

Et lui :

« Cela m'advient par l'âpre poids
« Des chaînes que je porte ; et puis l'air ténébreux
« gêne tes yeux ; — pourtant, ton véritable ami
« je le suis, né avec toi en terre toscane. »

Ses paroles, et son parler ancien
découvrirent ce que son aspect me cachait.
Et donc en un lieu ensoleillé nous assîmes.
Il commença :

« Depuis bien longtemps, je pensais
« te voir là parmi nous, car dès tes premiers ans,
« ta vie donnait de toi un tel présage. —

« Et c'était bien vrai ! Mais, les tourments amoureux
« m'ont tant épouvanté que quittai l'aventure ;
« mais j'en ai les habits et le sein déchirés ! »

Ainsi parlai-je, et lui, quand il eut entendu
ma réponse, me dit en souriant :

« O mon fils, pour toi quelle flamme est allumée ! » —

Je ne le compris pas alors ; — mais or, si fixes

je retrouve en ma tête ses paroles,
que rien jamais plus dur ne fut gravé sur marbre.
Et par l'âge nouveau qui fait hardie et preste
l'âme et la langue, — je lui demandai :

« Dis-moi, par grâce, qui sont ces gens-là ? » —

« Dans peu de temps d'ici, tu le sauras
« par toi-même, »

—dit-il,—

« et seras l'un d'entre eux !
« Un nœud pareil se fait pour toi, et tu l'ignores.
« Tes cheveux, ton visage auront changé, avant
« que le nœud, dont je te parle, se délie
« de ton cou et de tes pieds, rebelles encore !
« Mais pour satisfaire ton désir juvénile,
« je parlerai de nous, — et tout d'abord du Maître,
« qui de vie ainsi et de liberté nous prive.

« Voici celui-là que le monde appelle AMOUR, —
« *Amer !* — comme tu vois et mieux encor verras,
« lorsqu'il sera, — (comme il est le nôtre !) — ton Seigneur :

« un jouvenceau très doux et un vieillard cruel.
« Bien le sait qui l'éprouve ! A toi, la chose sera claire,
« avant qu'il soit mille ans ; — (déjà je te mets en éveil !).
« Il est né de paresse et de luxure humaine,
« nourri de doux et suaves pensers,
« et par un peuple vain créé seigneur et dieu.
« Tel est mort par Lui, — tel, avec de plus pesantes
« lois, mène sa vie âpre et acerbe,
« sous mille chaînes et mille clefs.

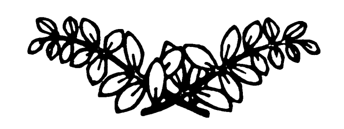
« Celui qui, (si superbe et si seigneurial
« d'aspect), vient le premier, c'est César, qu'en Égypte
« Cléopâtre enchaîna parmi l'herbe et les fleurs.
« Aujourd'hui l'on triomphe de lui. C'est justice, —
« (s'il a vaincu le monde et fut par un autre vaincu), —
« que du vainqueur le vaincu soit la gloire.
« Le suivant est son fils ; cependant il aima
« plus honorablement : il est César Auguste,
« qui, par prière, a pris sa Livie à un autre.
« Néron est le troisième, impitoyable, injuste ;
« vois-le marcher, plein d'ire et de dédain :
« l'a vaincu une femme, et si puissant il semble !
« Vois le bon Marc, digne de tout éloge,
« plein de philosophie en la langue et le cœur :

« mais pourtant sous sa loi Faustine ici le tient.
« Ces deux-là, tout remplis de peur et de soupçon,
« l'un est Denys, et l'autre est Alexandre ;
« celui-ci de sa peur a reçu digne effet !
« Puis cet autre est celui qui pleura sous Antandre
« la mort de Creüse, et qui prit sa bien aimée
« à celui-là qui prit à Evandre son fils.
« Tu as ouï parler d'un qui ne voulut pas
« consentir aux ardeurs de sa marâtre,
« et par la fuite, à ses prières échappa :
« mais ce bon et chaste vouloir
« l'a tué ; — tant elle tourna l'amour en haine,
« Phèdre, — terrible et perverse amante !
« Elle en mourut aussi, en vengeance peut-être
« et d'Hippolyte, et de Thésée, et d'Ariane,
« (qui en aimant courut, (tu le sais) à la mort).
« Tel vitupère autrui qui condamne soi-même ;
« car celui-là qui prend son plaisir à la fraude,
« ne se doit lamenter, si d'autres l'ont trompé.
« Vois-le, ce roi fameux, avec toute sa gloire,
« mené captif entre les deux sœurs mortes ; —
« l'une a plaisir de lui, et lui plaisir de l'autre !
« Cil qui est avec lui, c'est le puissant et fort
« Hercule, que l'Amour a pris. — L'autre est Achille,

« qui eut dans ses amours un sort très douloureux.
« Cil est Démophoon, et celle-là Phyllis.
« Celui-ci est Jason, et cette autre Médée,
« qui suivit Amour et lui, par tant de contrées,
« et d'autant plus perverse à son père, à son frère,
« qu'elle est plus folle et mauvaise à l'amant
« qui la croyait de son amour plus digne.
« Après, vient Hypsipyle, et se plaint, elle aussi,
« de l'amour barbare qui lui a pris le sien.
« Ensuite, vient celle qui de *belle* a le nom;
« près d'elle le pasteur qui, par malheur, sur ses beaux traits
« a tant fixé ses yeux; — d'où vinrent grands orages;
« et le monde fut mis tout sens dessus dessous.
« Puis parmi ces autres tristes, — entends se plaindre
« Œnone de Paris et Ménélas
« d'Hélène; — entends Hermione appeler Oreste,
« Et Laodamia son Protesilaos,
« et son Polinice Argia, bien plus fidèle
« que ne fut d'Amphiaraos l'avare épouse.

« Entends les pleurs et les soupirs, entends les cris
« des malheureuses amoureuses, qui leur âme
« ont livrée à Celui qui les conduit ainsi.
« Je ne pourrais jamais de tous le nom te dire :

« car non seulement d'hommes mais de dieux, grande part
« de ce bois est remplie, et des myrtes ombreux.
« Tu vois Vénus la belle, et avec elle, Mars,
« les pieds, les bras et le col ceints de fer ; —
« et, à l'écart, Pluton et Proserpine.
« Tu vois Junon jalouse, et le blond Apollon,
« qui soulait mépriser et l'âge, et l'arc, —
« dont il reçut ensuite en Thessalie, telle secousse !
« Que dire encore ? — (En un pas je m'en tire !) —
« Ils sont tous en prison, là, les dieux de Varron !
« Et, de lacets innombrables chargé,
« Jupiter enchaîné marche devant le char ! »



II

LAS déjà de mirer, mais non rassasié,
or de ci or de là me tournais, regardant
choses que pour narrer, l'heure est trop brève.
De penser en penser mon cœur s'en allait, quand
tout à eux le tirèrent deux êtres, main en main
qui passaient en larmoyant doucement.
Leur habit élégant, singulier, m'attira,
et leur langage étranger, qui m'était obscur,
mais que me rendait clair mon interprète.
Lorsque je sus qui ils étaient, — plus assuré
j'approchai d'eux ; — l'un des esprits était ami
de notre nom, l'autre dur et cruel.
J'abordai le premier :

« O Massinisse antique,

« au nom de ton Scipion, au nom de celle-ci, » —

commençai-je, —

« que ne t'offense ma parole ! »

Il me regarda fixe, et :

« Volontiers saurai-je

d'abord, » —

dit-il, —

« qui donc tu es, toi, qui si bien
« as observé mes deux amours ? » —

« Ce que je suis, »

— repris-je —

« ne mérite pas
« un si grand connaisseur ; car, aussi loin
« ne parvient pas, de faible flamme, un grand éclat.
« Mais ton renom royal en tous les lieux pénètre ;

« et tel qui ne te voit ni ne verra jamais
« est, par lui, à toi lié du beau nœud d'amour !
« Ore, dis-moi... (si Celui-ci vous mène en paix), » —

(et je montrai leur chef), —

« quel est ce couple-ci ?
« car il me semble être chose rare et fidèle ! »

« Ta langue, si prompte à dire mon nom,
« prouve, »

— dit-il, —

« que tu le sais bien par toi-même.
« Mais je dirai, pour décharger mon âme triste !
« Ayant mis dans le grand héros toute mon âme, —
« (si bien qu'à Laelius j'en fais honneur à peine !) —
« en tous lieux où furent ses enseignes, je fus près d'elles.
« A lui la Fortune fut sereine toujours
« mais non pas tant qu'en était digne la valeur,
« de quoi, plus qu'aucun autre, il avait l'âme pleine.
« Après qu'en grand honneur les armées romaines
« par l'extrême Occident se furent répandues, —

« Là, — Amour nous toucha et nous unit tous deux.
« Et jamais en deux cœurs plus doux feu ne brûla,
« ni ne brûlera, je crois !... mais, las ! quelques nuits
« furent si brèves, pauvres, pour de tels désirs,
« (conduits en vain jusqu'au lien conjugal),
« que de notre passion l'excuse véridique,
« et les nœuds légitimes, ont été rompus.

« Celui qui, par lui seul, valait plus que le monde
« nous a, par sa sainte parole, séparés ;
« et de tous nos soupirs rien ne lui importa.
« Quoi que j'en aie souffert, et que j'en souffre encore,
« je vis pourtant en lui brûler la vertu claire : —
« il est aveugle en tout qui ne voit le soleil !
« Pour les amants, grande justice est un coup grave.
« Aussi un tel conseil, venant d'un tel ami,
« fut comme un récif pour l'entreprise amoureuse.
« En respect il était mon père, en amour fils,
« en âge frère ! — Il me fallut donc obéir ;
« mais avec le cœur triste et le sourcil froncé.
« Ainsi ma bien aimée à la mort est allée ;
« car se voyant venue en puissance d'un autre,
« elle accepta la mort avant la servitude.
« Et moi, de ma douleur je fus l'exécuteur :

« car la prière, et qui priait, étaient si chauds,
« qu'à moi je fis du mal, pour ne pas lui en faire !
« Et lui mandai le poison, — avec si dolentes
« pensées !... je le sais bien, — elle le croit aussi, —
« et toi, — si quelque peu d'amour as jamais ressenti !
« Les pleurs furent pour moi, hoir d'une telle épouse.
« Elle, et tout mon bien, et toute mon espérance, —
« je préférai tout perdre, et non perdre l'honneur !

« Mais ore, cherche, en cette danse, si tu trouves
« chose notable ; — car le temps s'en va, léger,
« et il te reste plus de travail que de jour. »

Plein de pitié, et repensant à de si brefs
instants pour les grandes flammes de tels amants,
il me semblait avoir, au soleil, cœur de neige ; —
quand j'ouïs dire, (alors que plus avant passais) :

« Celui-là certes, en soi, jà ne me déplaît pas ;
« mais j'ai dessein de les haïr tous, tant qu'ils sont ! »

« Garde, »

— lui dis-je, —

« O Sophonisbe, l'âme en paix !
« Car ta Carthage, par nos mains,
« à trois fois est tombée, et gît à la troisième ! »

Et elle :

« Autre chose je veux que tu me montres :
« Si l'Afrique a pleuré, n'a pas ri l'Italie !
« Interrogez-en donc seulement vos histoires ! »

Cependant notre ami, et le sien, se remit,
en souriant, avec elle, en la grande foule ;
et d'eux mes yeux se séparèrent.

Comme un homme qui par terrain douteux chevauche,
qui marche, s'arrêtant à chaque pas, regarde, —
(et son souci nuit fort à son allure), —
ainsi douteuse et tardive ma marche
ils faisaient, les amants dont je désire encore
savoir combien et dans quel feu, chacun d'eux brûle.
J'en vis un qui marchait à ma gauche, hors de route,
comme qui chercherait, et trouverait, la chose
de quoi honteux, ensuite, et joyeux il irait.
De son épouse aimée à autrui faire don !

O suprême amour ! et courtoisie inouïe !
tels, que l'épouse même, et honteuse et joyeuse
de l'échange semblait ! — Ils allaient leur chemin
parlant de leurs doux sentiments ensemble, —
(et pleurant le royaume de Syrie !)
J'approchai de ces trois esprits, qui à l'écart
étaient déjà, pour suivre une autre route ;
et je dis au premier :

« Je te prie, attends-moi ! »

Et lui, au son de mon parler latin,
troublé visiblement, s'arrêta quelque peu ;
et puis, comme s'il devinait mon désir,
dit :

« Je suis Séleucus, — et lui Antiochus,
« mon fils, qui contre vous a mené grande guerre ;
« (mais la raison contre la force n'a pas place).
« Celle-ci fut d'abord ma femme, et puis la sienne,
« que, (pour le sauver d'une mort d'amour),
« je lui donnai ; le don, entre nous, fut permis !
« Stratonice est son nom. Et notre destinée
« est, tu le vois, inséparable : et par ce signe,

« notre amour paraît immuable et fort.
« Car elle, consent à laisser là mon royaume, —
« moi, mon plaisir, — et celui-ci, sa vie,
« pour nous rendre, l'un l'autre, plus dignes que nous-mêmes !
« Et n'eût été l'aide discrète,
« du gentil médecin qui bien sut s'aviser,
« de mon fils, sur sa fleur, la vie était finie.
« Aimant, taisant, il a couru presqu'à la mort ;
« sa force fut, aimer, — se taire, sa vertu ; —
« la mienne, pitié vraie, qui vint à son secours ! »

Ainsi dit. — Et, comme un qui change de vouloir,
sur la fin du discours il détourna ses pas,
si bien qu'à peine pus lui rendre son salut.
Après que se fut l'ombre à mes yeux dérobée,
je restai grave, et m'en allai en soupirant :
de son dire mon cœur ne se détachait pas.
Jusqu'au moment où l'on me dit :

« Tu restes trop
« en un penser sur ces objets divers ;
« et tu sais bien que le temps est très bref ! »

Onc ne mena Xerxès tant de soldats en Grèce,

qu'il était là d'amants nus et captifs, —
tellement que l'œil n'en pouvait souffrir la vue, —
si divers de langue et si divers de pays,
que je n'ai pu savoir d'entre eux un nom sur mille :
et ceux que j'entendis, font toute mon histoire !

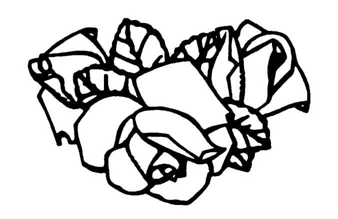
L'un était Persée ; et j'ai voulu savoir comme
en Éthiopie Andromède lui a plu,
la vierge en ses beaux yeux et en ses cheveux, brune.
Là c'est le vain amant, celui qui de sa propre
beauté désireux, a trouvé la mort ;
pauvre seulement pour avoir eu trop de bien,
il devint une belle fleur sans fruit aucun ; —
puis celle qui, l'aimant, une voix toute nue
se fit, — et son corps fut un rocher dur et sec.
Voici cet autre encor, si prompt vers son malheur,
Iphis, qui en aimant se prit lui-même en haine, —
avec tant d'autres, à semblables croix damnés :
des gens qui pour aimer ont pris la vie à charge !

(Là je dévisageai quelques-uns des modernes ;
mais les nommer serait peine perdue.) —

Ces deux qu'Amour a faits compagnons éternels,

Alcyon et Ceyx, qui, aux rives des mers
ont fait, dans les plus doux hivers, leur nid.
Auprès d'eux, tout pensif Esacus se tenait
cherchant Hespérie, — or posé sur un rocher,
or sous l'eau, or dans les airs envolé.
Et j'ai vu la cruelle fille de Nisus
fuir en volant, — Atalante courir,
par trois balles d'or vaincue, (et un beau visage !) ;
Avec elle Hippomène, qui, parmi une telle
troupe d'amants, tous coureurs malheureux,
de victoire se vante et se réjouit seule.
Parmi ces amours vains et fabuleux
je vis Acis, et, en son giron, Galatée, —
et Polyphème en faire grand tapage.
Je vis Glaucus flotter par dedans cette troupe,
sans celle-là qu'il semble seule aimer,
et nommant cruelle et féroce, une autre amante ; —
Canens, et Picus, autrefois un de nos rois,
ore un oiseau joli. Qui le changea d'état
lui laissa nom, manteau royal, et broderies.
J'ai vu gémir Egérie ; — en façon d'os
Scylla durcir en roc alpestre et âpre,
pour devenir l'affront de la mer de Sicile ; —
et celle qui, de la main droite, tient la plume,

(comme qui écrirait, triste et désespérée),
et tient, de la main gauche, le fer nu ; —
et puis Pygmalion et sa dame vivante ; —
et mille autres que Castalie et Aganippe
ont entendu, sur leurs vertes rives, chanter ; —
Cydippe, pour finir, d'une pomme bernée.



III

IL était, mon cœur, si plein d'émerveillement,
que je restais pareil à qui ne peut rien dire,
se tait, et seulement cherche qui le conseille,
quand mon ami :

« que fais-tu ? que regardes-tu ?
« que penses-tu ? »

— dit-il, —

« ne sais-tu pas que, moi,
« je suis de cette troupe ? Et il me faut la suivre. »

« Frère, »

— lui dis-je, —

« et toi, tu sais bien ma nature,
« et l'amour du savoir, qui m'a tant enflammé
« que mon œuvre par le désir est retardée. »

Et lui : —

« Je t'avais jà compris dans le silence !
« Tu veux entendre encor qui sont ces autres gens ?
« Je le dirai, si l'on ne m'empêche de dire.

« Tu vois ce grand que tout le monde honore ?
« C'est Pompée ; et il a avec lui Cornélie,
« qui pleure et qui se plaint du lâche Ptolémée.
« Cet autre un peu plus loin, c'est le grand grec ;
« il n'a pas vu Egisthe et Clytemnestre impie :
« or tu peux voir si l'Amour est aveugle !
« Autre foi, autre Amour ! — Tu vois là Hypermnestre.
« Ensemble, à l'ombre, tu vois Pyrame et Thisbé,
« Léandre dans la mer, Héro à sa fenêtre.
« Celui-là, si pensif, c'est Ulysse, ombre affable,
« que sa femme pudique et attend et supplie ;
« Mais Circé en l'aimant, le retient et l'empêche.
« Et l'autre est le fils d'Amilcar ; rien ne le plie,
« Rome, ni l'Italie entière, en tant d'années : —

« vile femmelette, en Pouille, le prend, le lie !
« Celle qui, les cheveux coupés, à son seigneur
« fait escorte, fut reine dans le Pont :
« combien elle se dompte, en son œuvre servile !
« L'autre est Portia, que le fer, le feu affinent ;
« cette autre est Julia, et se plaint de l'époux,
« qui plus incline à sa seconde flamme.
« Tourne les yeux au grand patriarche trompé,
« lui qui ne change pas ; — il ne lui chaut d'avoir
« servi pour Rachel, sept et sept années :
« Vivace amour, qui croît dans les tourments !
« Vois le père de celui-ci, vois son aïeul,
« comme il sort, seul avec Sara, de sa maison.
« Puis regarde comme Amour, cruel et méchant
« a vaincu David, et le force à faire une œuvre,
« dont puisse un jour pleurer en lieu sombre et profond.
« Ombre pareille obscurcit, semble-t-il, et couvre
« du plus sage des fils la claire renommée,
« et le sépare en tout du Seigneur de là-haut.
« Contre un autre qui, du même coup, aime et hait,
« vois Thamar qui à son frère Absalon
« en appelle, dolente et indignée.
« En avant d'elle un peu, tu vois Samson,
« bien plus fort qu'il n'est sage, — qui, pour des sornettes

« sur le sein de son ennemie pose la tête.
« Là, tu vois bien, parmi combien de lances et d'épées
« l'Amour, et le sommeil, et une jeune veuve,
« avec son beau parler, et avec ses joues lisses
« a vaincu Holopherne : tu la vois rentrer seule
« avec une servante, — portant le crâne horrible, —
« remerciant Dieu, à minuit, en hâte.
« Tu vois Sichem, et son sang, — un mélange
« de la mort et la circoncision, —
« et son père, et son peuple, au même piège pris.
« Voilà ce qu'un amour, soudain et fort, lui fit !
« Tu vois Assuérus, et comme à son amour
« il porte remède, pour le mener en paix :
« d'un nœud il se détache, et il se lie à l'autre ;
« remède au mal, tout pareil à celui
« qui d'un ais chasse un clou par l'autre clou ! —
« Veux-tu voir, en un même cœur, plaisir, ennui,
« amer et doux ? — Regarde le féroce Hérode :
« amour et cruauté l'ont assiégé.
« Tu vois comme d'abord il brûle, — et puis se ronge,
« se repentant trop tard de sa férocité,
« appelant Mariamne, qui ne l'entend pas !

« Tu vois trois belles dames amoureuses,

« Artémise, Procrys avec Déidamie ; —
« et tout autant de scélérates et effrontées :
« Sémiramis, Biblys, Mirrha la criminelle ;
« combien il semble qu'elles ont honte, chacune,
« de leur conduite oblique et défendue !

« Voici ceux qui de rêves remplissent les livres :
« Lancelot et Tristan et les autres errants,
« auxquels il faut que le vulgaire errant se plaise !
« Tu vois Genièvre, Yseult et les autres amantes
« et le couple de Rimini, — qui tous ensemble
« s'en vont, poussant des plaintes douloureuses. »

Ainsi parlait ; — et moi, comme un homme qui craint
un mal futur, et qui tremble avant la trompette,
sentant jà le coup, quand nul encor ne l'attaque,
j'avais couleur d'homme qu'on tire d'une tombe, —
lorsque j'eus, à mon côté, une jouvencelle,
pure, bien plus que candide colombe !
Elle me prit, et moi, qui aurais bien juré
de me défendre contre un homme couvert d'armes,
je fus, par des paroles, des gestes, lié !
Et, (comme il me semble vraiment m'en souvenir),
mon ami s'approcha de moi plus près,

et, (pour me faire plus peine), avec un sourire,
me dit dans l'oreille :

« Il t'est permis désormais
« de parler par toi-même avec qui te plaira.
« Car nous sommes marqués tous d'une même poix ! »

J'étais un de ceux-là qui plus ont déplaisir
du bien des autres que de leur mal, — en voyant
libre et en paix, Celle qui m'avait pris, -
Celle qui, — (je l'entends, après le dam, trop tard !), —
par ses beautés faisait ma mort,
en me brûlant d'amour, de jalousie, d'envie.
De son beau visage mes yeux ne détournais,
semblable à un malade, gourmand d'une chose
qui est douce à son goût, à sa santé fatale !
A tout autre plaisir j'étais aveugle et sourd,
la poursuivant par chemins si douteux,
qu'encor j'en tremble alors qu'il m'en souvient.
Depuis lors j'eus les yeux humides et baissés,
le cœur pensif, et j'eus pour séjour solitaire
les sources, les rivières, les monts, les bois, les rocs.
Depuis, (jusqu'aujourd'hui), je mouille tant de feuilles
de mes pensers, de mes pleurs, de mon encre !

tant j'en déchire, tant j'en prépare et j'en règle !
Depuis, (jusqu'aujourd'hui), je sais ce qu'on fait dans la geole
d'Amour, ce qu'on y craint, et ce qu'on y espère,
et je le montre, — (à qui sait lire !) — sur mon front.
Je vois, charmante, aller cette bête sauvage,
sans nul souci de moi ni de mes peines,
fière de sa vertu, fière de mes dépouilles.
Mais, — de l'autre côté, — si je discerne bien,
ce Seigneur, qui au monde entier ôte la force,
a peur d'Elle ! — Et moi j'en reste hors d'espérance,
car n'ai, pour ma défense, hardiesse, ni force ;
et celui-ci La flatte en lequel j'espérais,
lui, qui cruellement, — moi, les autres, — écorche.

Elle ! — il n'est nul qui peu ou prou la serre,
si sauvage et rebelle Elle a coutume
d'aller, loin des enseignes d'Amour, toute seule.
Vraiment, — Elle est, parmi les astres, un soleil :
son port, unique, à Elle propre,
son rire, ses dédains, et ses paroles,
les cheveux noués d'or, ou bien épars au vent,
les yeux, — qu'allume une lueur céleste,
m'enflamment tellement qu'il me plait de brûler !...
Ses façons, douces et fières, qui donc pourrait

jamais en paroles les égaler ! — et sa vertu, —
à quoi mon style est comme à la mer un ruisseau ?
Choses nouvelles ! Choses que l'on ne vit jamais,
ni que jamais plus d'une fois l'on ne peut voir,
et devant quoi toute langue serait muette !

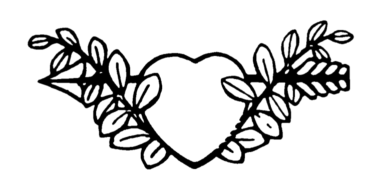
Ainsi me trouve pris, et Elle est déliée.
Moi, jour et nuit je prie, — (ô étoile ennemie !) —
Elle, — de mille mots en entend un à peine.

Dure est la loi d'Amour ! — Mais, encore qu'injuste,
il nous la faut garder, pour cela qu'elle arrive,
universelle, antique, du ciel sur la terre.

Ore, — je sais comment le cœur se disjoint de lui-même,
et comment il sait faire guerre, paix et trêve,
et cacher sa douleur, lorsque quelqu'un le point.
Et je sais comment se retire en un instant,
le sang, et puis se répand par les joues,
s'il arrive que peur ou honte le poursuive.
Je sais comment, sous les fleurs, le serpent se cache,
comment, — (toujours entre les deux), — on veille, on dort :
et comment, — (sans languir !) — on meurt, et on languit.
Je sais chercher les traces de mon ennemie

et avoir peur de la trouver ; — je sais en quelle guise,
l'amant en l'aimé se transforme.
Je sais, entre de longs soupirs, et de brefs rires,
changer souvent d'état, de vouloir, de couleur, —
et vivre, — alors que l'âme est du corps séparée.
Je sais, cent fois le jour, moi-même me tromper,
je sais, suivant mon feu en quelque lieu qu'il fuie,
brûler de loin, — de près geler.
Je sais comment sur l'âme Amour rugit,
comment il en chasse toute raison ;
je sais, en combien de manières, le cœur fond.
Je sais quel peu de chanvre il faut pour enlacer
une âme gentille, quand elle est seule,
et que, pour prendre sa défense, il n'est personne.
Je sais comme Amour darde, comme il vole,
je sais comme tantôt menace, et tantôt frappe,
comme il pille par force, ou bien comme il dérobe ;
et comme ses roues sont instables,
ses mains armées, ses yeux couverts de bandelettes, —
et comme vides sont ses promesses de foi ;
comment au fond des os, sa flamme se nourrit,
et comment vit, cachée en les veines, la plaie
d'où naît la mort, et un clair incendie.
Enfin je sais combien inconstante, incertaine,

timide, audacieuse est des amants la vie ;
qui calme, avec peu de douceur, grande amertume.
Je sais leurs façons, et leurs soupirs, et leurs chants,
lèur parole brisée, et leur subit silence
et leurs rires très brefs, et leurs longs pleurs ; —
Et comment est le miel mélangé à l'absinthe.



IV

APRÈS que ma fortune en le pouvoir d'autrui
m'eut réduit, et qu'elle eut retranché tous les nerfs
de la liberté, (où je fus un certain temps),
moi, qui étais sauvage, encor plus que les cerfs,
je fus soudain asservi, avec tous
mes pauvres, malheureux compagnons d'esclavage ;
et je vis leurs travaux, et quels en sont les fruits ;
par quels sentiers tortus, et par quels artifices
ils étaient amenés à la troupe amoureuse.
Tandis que je tournais mes yeux de toutes parts,
pour voir si j'en voyais quelqu'un de haut renom
soit aux livres anciens, ou soit dans les modernes —,
j'aperçus celui-là que seule Eurydice aime,
qui la suit aux Enfers, et mort à cause d'elle,
de sa langue déjà froide, encor la rappelle.

Je reconnus Alcée aux dires d'Amour si habile,
Pindare, Anacréon qui n'a conduit
que dans le port d'Amour, ses Muses.
J'ai vu Virgile, et il me semble qu'il avait
des compagnons de haut génie et de délices,
de ceux-là que jadis le monde aimait à lire :
l'un d'eux était Ovide et l'autre était Catulle,
l'autre Properce, — ils ont d'amour chanté
avec ferveur ; — et l'autre était Tibulle.
Une jeune grecque, de front
avec les nobles poëtes allait chantant,
et elle avait un sien style, suave et rare.

En regardant ainsi, tantôt ci, tantôt là
je vis, sur une verte côte aller des gens
ne parlant que d'Amour en la langue vulgaire.
Voici Dante et Beatrice, voici Selvaggia,
voici Cin de Pistoie, voici Guitton d'Arezzo
qui de n'être pas le premier, semble irrité.
Et voici les deux Guis qui jà furent vantés,
Onesto de Bologne, et puis les Siciliens,
qui, les premiers jadis, ici venaient derrière.
Sennuccio et Franceschin, qui furent si humains,
comme chacun le voit ! — Puis vient une cohorte

de mise et de langue étrangères :
Parmi tous, le premier, Arnaud Daniel,
grand maître d'amour, qui à sa contrée
encor fait honneur, par son dire étrange et beau.
Étaient là, ceux qu'Amour si doucement saisit,
Un Pierre et l'autre Pierre, et Arnaud moins fameux,
et puis ceux qu'il fallut plus de guerre pour prendre ;
je veux dire l'un des Raimbaut, et l'autre
qui ne chanta que Beatrice et Monferrat,
le vieux Pierre d'Auvergne, avec Giraud ;
Folquet, cil qui fit don de son nom à Marseille
et à Gênes le prit, — qui à la fin
changea vie et habit pour meilleure patrie.
Jaufre Rudel, qui la rame et la voile usa
pour poursuivre sa mort ; — puis voici ce Guillaume
qui a perdu la fleur de ses jours pour chanter ;
Aimeri et Bernard et Hugues et Gauselme ; —
et j'en ai vu mille autres, pour lesquels la langue
a toujours été lance, et targe, et heaume !

Et puis, il a fallu que ma douleur sût distinguer.
Aux nôtres me tournai : et vis le bon Thomas,
qui a orné Bologne, ore engraisse Messine.
O douceur fugitive ! O malheureuse vie !

Qui t'a si tôt de devant moi ravi,
ô toi, sans qui ne savais faire un pas ?
Ore où es-tu, toi qui étais là tout-à-l'heure ?
Cette mortelle vie, qui tant nous plaît, n'est bien
que rêve de malades, et fable de romans !

J'étais sorti un peu de la route commune
quand d'abord j'aperçus Socrate et Lælius :
et il faut qu'avec eux fasse plus long voyage.
O quel couple d'amis ! — que ni en rime,
je ne saurais orner assez, ni vers, ni prose,
si la pure vertu, comme elle doit, est honorée !
Avec ces deux-là, j'ai exploré bien des monts,
en marchant, tous les trois, toujours sous un seul joug.
C'est à eux que j'ai découvert toutes mes plaies.
De ceux-là ne pourra ni le temps ni le lieu
me séparer jamais, — (comme j'espère et je désire !) —
jusqu'à la cendre du bûcher funèbre.
Avec eux j'ai cueilli le glorieux rameau,
duquel j'ornai, — peut-être avant l'heure, — ma tempe,
en souvenir de Celle-là que j'aime tant.

Pourtant, de Celle qui m'emplit de pensers l'âme,
jamais n'ai pu cueillir ni feuilles ni rameau,

tant ses racines furent cruelles et barbares.
Encor que j'aie coutume parfois d'en souffrir,
— comme un homme blessé, — cela que de mes yeux
j'ai vu, m'est un frein pour n'en jamais souffrir plus !

Sujet pour le cothurne et non le brodequin !
Voir pris celui qui a été fait dieu
par des esprits lassés, hébétés et absurdes !...
Mais d'abord je veux suivre ce qu'il a fait de nous !
Puis je dirai ce que d'une autre il supporta : —
œuvre non pour moi, mais pour Homère et Orphée !

Nous suivîmes le son des ailes empourprées
des coursiers qui volaient à travers mille obstacles,
(jusqu'à tant qu'Il fût venu au royaume de sa mère),
sans voir nos chaînes ni détendues, ni brisées,
mais par forêts et par monts traînés,
tellement que nul ne savait, en quel monde il était.
Outre les lieux où pleure et soupire Egée, — est
une petite île, molle et voluptueuse
plus qu'aucune autre que soleil chauffe ou mer baigne.
Dans le centre, est une ombreuse et close colline,
avec si suaves odeurs et eaux si douces,
qu'à l'âme elle enlève toute pensée virile.

C'est là le pays qui tant plut
    à Vénus, et lui fut consacré, en le temps
    où la Vérité gisait cachée, inconnue.
Et il reste si nu et maigre de mérite,
    et tant il garde de son vil état premier,
    qu'aux méchants paraît doux, amer aux bons.

Or c'est là que le noble Seigneur triompha
    de nous, et de tous les autres, qu'à un lacet
    il avait pris, de la mer d'Inde à celle de Thulé :
soucis au cœur et vanités aux bras,
    plaisirs fugitifs et ennuis durables,
    roses l'hiver, et glace en plein été,
espoir douteux par devant soi, et brève joie,
    repentir et douleur derrière les épaules, —
    ainsi qu'au royaume de Rome, ou bien de Troie !
Et tout le val bruissait du murmure
    des eaux et des oiseaux ; et ses rives étaient
    blanches, vertes, vermeilles, pourpres, jaunes.
Ruisseaux, courant de sources vives
    par le temps chaud sur l'herbe fraîche,
    et l'ombre épaisse et les doux souffles de l'été ;
et puis, (quand c'est l'hiver et l'air se rafraîchit),
    tièdes soleils, et jeux, et festins et loisirs

paresseux, — qui les âmes simplettes englue !

C'était en la saison où l'équinoxe
donne victoire au jour ; — et Procne s'en revient
avec sa sœur à sa douce besogne. —
O, de notre fortune instable sûreté !
En ce lieu-là, et en ce temps et en cette heure,
qui de nos yeux exige un plus large tribut,
il voulut triompher celui que le vulgaire adore.
Et j'ai vu à quel servage et à quelle mort,
à quel massacre va celui qui s'enamoure !

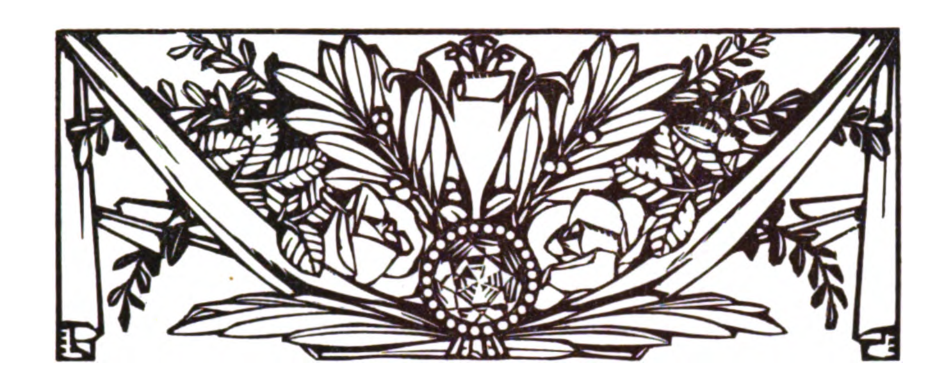
Erreurs et songes et figures pâles
se tenaient autour de l'arc triomphal :
et fausses idées sur les portes ;
sur les escaliers, espoirs glissants,
et nuisibles gains, et pertes utiles ;
et des gradins, où, qui plus monta, plus descend.
Repos lassé, fatigue reposée,
clair déshonneur, et gloire obscure et noire,
perfide loyauté, honnête tromperie,
diligente folie et raison paresseuse ;
prison où l'on s'en vient par des chemins ouverts,
d'où, par d'étroits chemins l'on a peine à sortir ;

côte aisée à l'aller, au retour escarpée ;
et dedans, confusion trouble et mélangée
de douleurs certaines, et d'incertaines joies.
Onc n'a bouilli volcan, — Ischia, Lipari,
Etna ou Stromboli avec autant de rage :
qui risque un pareil jeu, il s'aime peu lui-même !

En cette cage ténébreuse, étroite,
nous fûmes enfermés. Là, mon ancien plumage
vite changea, avec ma première figure.
Et cependant, — ne rêvant que la liberté, —
mon âme que le grand désir faisait prompte et légère,
je la consolai à voir les choses passées.
J'étais devenu comme au soleil neige, — en contemplant
tant d'esprits, et si clairs, en une prison sombre, —
ainsi qu'on voit, en un temps bref, longue peinture :
en avant va le pied, et l'œil tourne en arrière.



TRIOMPHE
DE LA PUDICITÉ.



TRIOMPHE
DE
LA PUDICITÉ.

LORSQUE, sous un seul joug, en un seul moment, là,
j'eus vu des dieux l'arrogance domptée, —
et des hommes qui sont pour le monde des dieux, —
je pris, de leur état méchant, exemple,
en faisant du malheur des autres mon profit,
pour consoler mes infortunes et mes peines.



Car si je vois, d'un seul arc, d'une seule flèche
frappés, Phœbus, et le jouvenceau d'Abydos,
l'un qu'on dit dieu, et l'autre homme et simple mortel :
Si je vois au même lac Junon, et Didon, —
(que pousse à mort l'amour pieux de son époux,
et non celui d'Enée, ainsi que dit le monde) ; —
je ne dois pas gémir, moi, si l'on m'a pu vaincre,
jeune, sans défiance, seul et désarmé !
Et, — si Amour n'a pas saisi mon ennemie,
ce n'est point encor là grande cause de plainte ;
car dans un tel état l'ai revu, qu'en pleurai, —
tant l'essor de son vol était pris, et ses ailes !

Autre n'est pas le bruit, quand du poitrail s'attaquent
deux féroces lions, — ou deux ardents éclairs,
se faisant faire place au ciel, en terre, en mer, —
que lorsque vis Amour, avec toutes ses preuves,
vers celle que je dis se mettre en mouvement ; —
et Elle, bien plus preste que vent ou que flamme !
Ils ne font pas un bruit si grand et si terrible,
Etna, quand au plus fort le secoue Encelade,
Charybde et Scylla, quand elles sont furieuses, —
Que bien plus grand en le premier élan,
ne fut celui de cet assaut lourd et douteux, —

(et ne crois pas pouvoir ni savoir le redire !)
Vers la hauteur chacun pour soi se retirait,
afin de mieux voir. Et l'horreur de la bataille
avait rendu de pierre et les cœurs et les yeux.
Ce vainqueur, qui était le premier à l'attaque,
le trait dans la main droite et l'arc dans l'autre main,
avait déjà porté la corde à son oreille.
Jamais n'a pu courir si léger, au passage
d'une biche fuyante, un léopard
lâché dans la forêt et libre de ses chaînes,
qui n'eût ici paru lent et pesant, —
tant rapide venait Amour, pour frapper Celle
qui porte au visage les étincelles dont je brûle.
En moi luttait avec le désir, la pitié :
car douce m'était une compagne ainsi faite, —
et cruel de la voir, de la sorte, périr !
Mais la vertu, qui des bons ne s'écarte,
fit voir, en ce point-là, combien il a grand tort
celui qui l'abandonne, de se plaindre d'autrui !
Car jamais escrimeur ne fut si fin
à éviter un coup, ni pilote si vif
à détourner sa nef des écueils vers le port,
que fut une parade intrépide et honnête,
qui abrita le beau visage vivement

d'un coup, à qui l'attend, dur et funeste.
J'étais, des yeux, du cœur, attaché à l'issue,
espérant la victoire où elle est d'habitude...
et que d'Elle je ne serais plus séparé !
Ainsi qu'un homme qui démesurément veut,
qui, avant qu'il commence à parler, porte écrites
dans les yeux, sur le front, les paroles, —
Je voulais dire :

« O Seigneur, si tu es vainqueur,
« lie-moi, si j'en suis digne, à celle-ci,
« et ne crains que jamais d'ici je me délivre !... »

Quand... je le vis, plein d'ire et d'indignation
si lourdes, — qu'à le vouloir narrer seraient vaincus
tous les plus grands, (sans parler de mon pauvre esprit !) —
Car déjà dans la pudeur froide étaient éteints
ses traits dorés, allumés dans la flamme
d'amoureuse beauté et teints dans le plaisir.
Jamais elle n'eut de valeur vraie une drachme,
Camille, ou les autres qui vont à la bataille
avecque la mamelle gauche seule entière !
Et César ne fut pas si ardent à Pharsale
contre son gendre, que l'a été celle-ci

contre Lui, qui de toutes cottes rompt les mailles.
En armes, avec Elle, étaient toutes les siennes
claires Vertus, — ô glorieuse troupe ! —
et se tenaient par la main deux à deux :
Honneur et *Pudeur* étaient sur le front,
noble paire de Vertus divines,
qui La font altière, au-dessus des autres dames.
Sagesse et *Modestie* auprès des deux premières,
Charme avecque *Façon*, dans le milieu du cœur,
Persévérance et *Gloire* vers la fin,
au dehors *Bel-Accueil* et *Prudence*,
alentour *Courtoisie* et *Pureté* ;
Crainte-de-honte et *Désir-d'honneur-seul* ;
pensers chenus en âge juvénile ;
et, — cette concorde qui au monde est si rare, —
là, avec *Chasteté* était *Beauté* suprême !

Telle Elle allait contre Amour, et en si heureuse
faveur du ciel et des âmes bien nées,
qu'il ne put supporter d'un tel aspect la charge.
De mille et mille chers et glorieux fardeaux
je l'ai vu dépouillé, de l'arc et du carquois ;
et ses deux mains liées par force
derrière son dos, — Lui empêché, et chargé,

non des trophées coutumiers, — mais de fer,
et nu, et déchargé de toute son audace.
La chute soudaine ne fut pas si étrange,
pour Annibal, après tant de victoires,
enfin vaincu par le jeune romain ! —
Il ne se coucha pas si confus, dans le val
du Térébinthe, le grand Philistin,
(devant qui Israël entier tournait le dos), —
au premier caillou du garçon hébreu !
Ni Cyrus en Scythie, où, veuve et sans fils, la reine
fit la grande et mémorable vengeance !
Comme un qui était sain, et choit, d'un coup, malade,
se confond, se plaint ; — ou, est surpris dans un acte
dont il doit de sa main cacher la honte aux yeux, —
Tel était celui-ci, et d'autant pire sorte,
que la peur, la douleur, la honte et la colère
étaient sur son visage, toutes, et tout d'un trait.
Ni la mer ne frémit ainsi dans sa fureur,
ni, alors que pleure Typhée, Inarime,
ni Mongibel, si soupire Encelade !

Je passe ici choses grandes et glorieuses,
que je vis mais n'ose dire. — A ma Dame,
je viens et à d'autres ses mineures compagnes.

Elle portait sur elle en ce jour, robe blanche,
   en main l'écu que, pour son mal, a vu Méduse.
   Là se trouvait une colonne d'un beau jaspe,
à quoi, par une chaîne en plein Léthé trempée,
   chaîne de diamant et de topaze, —
   (qui chez les dames, fut d'usage, et ne l'est plus), —
j'ai vu lier Amour, et lui faire un outrage,
   qui put bien, pour mille autres vengeances, suffire.
   Pour moi j'en fus heureux, — et satisfait !

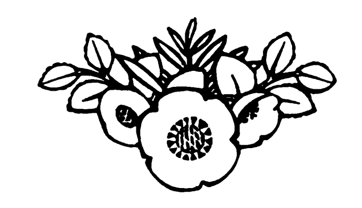
Je ne pourrais, — les saintes, les bénies
   vierges, qui furent là, — les enfermer en rimes...
   (Non !... Calliope même, Clio ni les sept autres !)
Mais d'aucunes dirai, qui sont sur le sommet
   du véritable honneur. — Parmi lesquelles,
   à main droite, Lucrèce était la première ;
L'autre Pénélope. — Les flèches !... Voilà celles
   qui les ont brisées, (avec le carquois), au flanc
   de ce téméraire, — et plumé ses ailes !
Puis Virginie, et son farouche père, armé
   de colère, de fer et de piété,
   lui qui changea l'état de sa fille et de Rome,
en mettant l'une et l'autre en liberté.
   Puis les Teutonnes qui, par âpre mort,

ont gardé leur pudeur barbare.
L'hébraïque Judith, la sage, chaste et forte ;
et la Grecque qui sauta dans la mer
pour mourir pure, et fuir un sort cruel.
Avec celles-là et d'autres âmes illustres,
j'ai vu triompher de Celui qu'auparavant
j'avais vu triompher du monde.
Parmi les autres, la pieuse vierge vestale,
qui courut vers le Tibre audacieusement
et, pour se nettoyer de tout mauvais renom,
du fleuve au temple porta l'eau dans un crible.
Puis je vis Hersilie avecque ses Sabines,
troupe qui de son nom a rempli tous les livres.
Et puis je vis, parmi les dames étrangères,
celle qui pour son bien-aimé, pour son fidèle
époux, — non pour Enée, — à mort voulut aller : —
(Silence au vulgaire ignorant ; je dis : Didon !) —
C'est l'amour de l'honneur qui la pousse à mort,
non pas un vain amour, comme est le bruit public.
J'en vis une, à la fin, qui s'est liée et close,
sur l'Arno, pour se garder ; mais rien ne lui sert ;
car la force d'autrui vainc sa belle pensée !

Le Triomphe était là où les ondes amères

frappent Baia, que, par un tiède hiver,
il atteint ; — et à droite, en terre ferme, il monte.
Puis de là, entre le mont Barbare et l'Averne, —
(la demeure très antique de la Sibylle
dépassée), — on marche tout droit vers Linterno.
Dans cette maison, si étroite et solitaire,
était le grand homme qui prend son nom d'Afrique,
parce que, le premier, du fer, l'ouvrit au vif.
Là de l'ennemi vaincu la haute nouvelle,
(que les yeux ne démentaient pas), plaisait à tous ; —
et la plus chaste y était la plus belle !
Et suivre un triomphe qui n'était sien, ne déplut pas
à Celui qui, (si n'est pas vaine renommée),
ne naquit que pour triomphes et pour empires.
Ainsi à la cité souveraine arrivâmes,
d'abord au temple que dédia Sulpicie
pour éteindre en son âme une flamme insensée ;
De là vînmes au temple de Pudicité,
qui de vouloir honnête enflamme un cœur gentil,
(non celui de la plèbe mais de gent patricienne !)
Là elle déploya ses dépouilles de gloire
la belle victorieuse ! Là déposa
ses feuilles triomphales et sacrées.
Et au jeune Toscan, qui point n'avait caché

les belles plaies qui l'ont fait sans soupçon,
de l'ennemi commun elle donna la garde,
Ainsi qu'à plusieurs autres, (et le nom me fut dit
de quelques-uns d'entre eux, autant que sut mon guide), —
qui à l'Amour ont fait un éclatant refus.
J'ai vu entr'autres Hippolyte et Joseph.



TRIOMPHE
DE LA MORT.



TRIOMPHE
DE
LA MORT.

I

LA gracieuse et glorieuse Dame
 qui ore est un esprit nu, et un peu de terre,
 et jadis de valeur fut la haute colonne, —
de sa guerre s'en revenait avec honneur,
 allègre, ayant vaincu le grand ennemi, —
 (qui terrasse, par ses engins, le monde entier) —

sans autres armes que celles d'un cœur pudique,
et d'un beau visage, et de modestes pensées,
d'un parler sage et ami de l'honneur.
C'était miracle nouveau, de voir là,
rompues, les armes de l'Amour, l'arc et les flèches,
et les gens qu'il tua, et ceux qu'il prit vivants !
La belle Dame, et ses compagnes élues,
au retour de la noble victoire,
allaient rangées en un beau petit bataillon, —
peu nombreuses, — (car gloire vraie est chose rare), —
mais, chacune, par elle-même semblait digne
de poëmes fameux, ou de l'Histoire.
Leur bannière victorieuse était,
sur champ vert, une blanche hermine,
qui porterait au cou topazes et or fin.
Non humaine, mais divine vraiment
était leur marche, ainsi que leurs saintes paroles :
Bienheureux qui pour un destin pareil peut naître !
Elles semblaient claires étoiles ; — au centre un soleil,
qui, toutes, — sans nuire à leur éclat, — les ornait,
de roses et de violettes couronnées.

Et, ainsi que le cœur gentil acquiert honneur,
ainsi venait cette cohorte allègre...

lorsque je vis une bannière sombre et triste.
Et, une dame de vêtements noirs vêtue, —
avec fureur telle que ne sais si jamais
en fut pareille en l'âge des géants, à Phlègre, —
s'est avancée, et dit :

« O toi, dame, qui vas,
« de ta jeunesse et de ta beauté fière,
« et qui ne connais pas le terme de ta vie !
« Je suis celle-là qui d'importune et féroce
« reçois le nom chez vous, — (O sourde, aveugle
« race, pour laquelle avant le soir il fait nuit !) —
« J'ai conduit à leur fin la race Grecque,
« et la Troyenne, et celle, en dernier, des Romains, —
« (avec mon glaive, lequel perce et coupe), —
« et bien d'autres peuples, étrangers et barbares.
« Et, arrivant quand on ne m'attend pas,
« j'ai interrompu vains pensers à l'infini.
« Ore sur vous, à l'heure où vivre est le plus doux,
« je dirige ma course, avant que la Fortune
« parmi votre douceur ait mis quelqu'amertume !

« Sur ceux-ci tu n'as aucun droit, —
« sur moi, peu, — et seulement sur cette dépouille ! »

répondit Celle-là qui fut unique au monde. —

« Je sais quelqu'un qui, plus que moi, aura de peine,
« quelqu'un dont le salut est lié à ma vie.
« Pour moi, — ce qui d'ici me déliera, grâce sera ! »

Comme est l'homme dont l'œil fixe chose nouvelle,
qui aperçoit ce qu'il n'avait pas vu d'abord,
et de quoi maintenant il s'émerveille, —
ainsi fut cette bête, et après qu'en suspens
elle fut restée un peu :

« Bien les reconnais ! »

dit-elle,

« et je sais bien quand ma dent les mordit. »

Puis, — le sourcil moins sévère et moins sombre, —
elle dit :

« O toi qui guides la belle troupe,
« et n'as pourtant jamais goûté à mon venin, —
« Si tu te fies en quelque chose à mon conseil, —

« (moi qui puis contraindre !), — c'est bien le mieux encore
« d'éviter la vieillesse, et les ennuis nombreux.
« Je suis disposée à te faire un honneur tel
« qu'à nul n'ai coutume d'en faire : — que tu passes
« sans peur, et sans douleur aucune ! »

« Comme il plaît au Seigneur qui en le ciel demeure,
« et gouverne de là, et règle l'univers,
« tu feras de moi ce qui des autres se fait. »

Ainsi répondit. — Et voilà, d'un bout à l'autre,
pleine de morts, toute la campagne,
tant, que prose ni vers ne le peuvent comprendre,
de l'Inde, du Catai, du Maroc, de l'Espagne !
Elle avait jà rempli le milieu et les rives
la grande foule, — à travers bien des âges.
Là étaient ceux que l'on a dit heureux,
pontifes, seigneurs, empereurs :
ils sont nus aujourd'hui, miséreux, mendiants.
Où sont les richesses ? Où les honneurs ?
Et les gemmes, les sceptres, les couronnes ?
Et les mitres, et les couleurs de pourpre ?
Malheureux qui met espoir aux choses mortelles, —
(mais qui ne l'y met pas ?); — s'il se trouve

à la fin abusé, c'est bien raison !
O aveugles ! A quoi vous servent tant d'efforts ?
Vous retournez tous à la grande antique mère ;
et c'est à peine si votre nom se retrouve.
Pourtant de mille efforts un seul est-il utile,
pour que tous ne soient pas vanités avérées ? —
Me le dise celui qui mène vos travaux !
A quoi sert de subjuguer les autres pays,
et rendre tributaires les peuples étrangers,
dont les cœurs restent, pour leur dam, toujours brûlants ?
Après les entreprises vaines et périlleuses,
les conquêtes, par le sang, de trésors, de terres,
on trouve bien plus doux l'eau et le pain,
et le verre et le bois, — que les gemmes et l'or !

Mais pour ne suivre pas si long sujet plus outre,
il est temps qu'à mon premier labeur je revienne.
Je dis donc que l'heure extrême était arrivée
de cette brève et glorieuse vie,
et le douteux passage, qui fait trembler le monde.
A La voir, était là une autre vertueuse
troupe de dames, — non séparées de leur corps, —
pour savoir si la Mort peut être pitoyable.
La belle compagnie était là rassemblée,

à voir tant seulement et contempler, la fin
que l'on doit faire, (et non plus d'une fois !)
Toutes étaient ses amies, toutes ses voisines. —
Alors, de cette tête blonde, arracha
la Mort, avec sa main, un cheveu d'or.
Ainsi cueillit la fleur la plus belle du monde ;
non pas par haine ; mais, afin de s'affirmer
plus manifestement aux choses les plus hautes !

Quelles plaintes éplorées, répandues
furent là ! — Tandis que restaient secs les beaux yeux
pour lesquels, un long temps, j'ai chanté et brûlé !
Et parmi tant de soupirs, de gémissements,
Elle restait silencieuse, et seule heureuse,
recueillant déjà les fruits de sa belle vie ! —

« Vas en paix, véritable Déesse mortelle ! » —

disaient-elles : — Elle l'était ! — Mais rien ne fit,
contre la Mort, si cruelle en sa loi.
Des autres que sera, si celle-là brûla, gela,
en peu de nuits, et changea plusieurs fois ?
O aveugles et mensongers espoirs humains !
Si bien des larmes ont baigné la terre,

par la pitié de ces âmes gentilles, —
qui l'a vu, le sait ; — et pense, toi qui l'entends ! —

C'était l'heure de prime, au sixième d'Avril,
qui m'a lié jadis, ore, hélas, me délie !
(Comme elle va changeant ses façons, la Fortune !)
Nul ne s'est plaint jamais de servitude,
ni de mort, autant que moi de la liberté,
et de la vie, — que l'on ne m'a pas prise !
Au monde il était dû, — (dû encore à mon âge),
de me chasser d'abord, moi venu le premier, —
et de ne pas encor Lui prendre son honneur !
Quelle fut la douleur alors, ici ne se mesure,
car j'ose à peine y penser, — loin d'avoir
l'audace d'en parler en vers ou bien en rime. —

« La vertu, la grâce, et la beauté se meurent ! » —

Ainsi autour du chaste lit les belles dames
disaient tristement : —

« désormais, que sera-t-il de nous ?
« Qui onc verra parfaite vie en une dame ?
« Qui entendra le parler de sagesse plein,

« et le chant, plein de délice angélique ? »

Pour séparer de ce beau sein cette âme
recueillie, avec toutes ses vertus, en soi-même,
le ciel, en ces lieux, s'était fait serein.
Des adversaires, nul ne fut assez hardi
pour jamais apparaître en un sombre dessein,
jusqu'à tant que la Mort eut fini son attaque.
Après que, renonçant à la peur et aux larmes,
chaque dame, au seul beau visage attentive,
dans son désespoir même eut trouvé assurance, —
Lors, — non comme une flamme qui par force est éteinte,
mais comme une qui se consume d'elle-même, —
s'en alla, — en paix, — l'âme contente,
semblable à une claire et suave lumière,
à laquelle manque peu à peu l'aliment ; —
et, garda sa chère façon, jusqu'à la fin ; —
pâle, non pas, — mais blanche, plus que n'est la neige,
qui sur un beau coteau, sans vent, tombe à flocons ;
comme personne lasse, elle semblait se reposer.
Ainsi qu'un doux sommeil dans ses beaux yeux, —
(alors que déjà d'Elle l'esprit s'éloignait), —
était ce que les insensés nomment : *mourir*.
La mort paraissait belle dans son beau visage.

II

LA nuit qui suivit l'horrible malheur,
qui éteignit, — (remit plutôt dans le ciel) — le soleil, —
(de quoi je suis resté comme est un homme aveugle), —
répandait par les airs ce doux gel estival
qui, avec la blanche maîtresse de Tithon,
a coutume aux songes confus d'ôter le voile ; —
quand une dame, à la saison semblable,
d'orientales gemmes couronnée,
vint vers moi, du milieu de cent autres couronnes ;
et, — cette main jadis tant désirée, —
parlant et soupirant, — elle me la tendit ;
de quoi m'est née au cœur éternelle douceur !

« Reconnais-tu celle qui d'abord détourna
« tes pas de la route commune ? »

Telle mon cœur, dans ma jeunesse, l'aperçut,
Telle, pensive, en un acte humble et sage,
elle s'assit, et me fit seoir, sur une rive
qu'un beau laurier et un hêtre ombrageaient.

« Quoi ! je ne connais pas, moi, ma sainte déesse ? —

répondis-je, comme un homme qui parle et pleure : —

« Dis-moi seulement, je t'en prie, si tu es morte ou vive ? »

« Vive ! moi, je le suis. Toi, tu es mort encore, » —

dit-elle, —

« et le seras toujours, tant qu'enfin vienne,
« pour t'emporter de terre, la dernière heure...
« Mais le temps est bref, et notre vouloir est long.
« Donc prends garde : retiens et serre tes paroles
« avant que ne survienne le jour, déjà proche ! »

Et moi :

« Quand vient la fin de cette autre Sirène

« qu'on nomme vie, — (O toi qui le sais à l'épreuve !) —
« Ah ! dis-le moi : mourir est-il si grande peine ? »

Elle répondit :

« Tant que tu suis le vulgaire
« et son jugement aveugle et brutal,
« jamais tu ne peux être heureux.
« La Mort, c'est la fin d'une sombre prison,
« pour une âme gentille ; — un ennui, pour les autres,
« qui dans la fange ont mis tout leur souci !
« Et maintenant, ma mort qui tant t'afflige,
« te ferait réjouir, si tu sentais
« la millième part de ma joie ! »

Ainsi parlait. Les yeux avait au ciel fixés
dévotement. Et puis remua en silence
ces lèvres roses ; — jusqu'à tant qu'enfin je dise :

« Sylla, Marius, Néron, Caius et Mézence, —
« les flancs, l'estomac, les fièvres ardentes, font
« paraître la mort plus amère que l'absinthe ! » —

« Je ne puis pas nier, » —

dit-elle, —

« que l'angoisse
« qui précède la mort ne soit douleur très forte, —
« et plus encor la peur de l'éternel tourment !
« Mais pourvu que se réconforte en Dieu l'esprit,
« et le cœur, qui par lui-même peut-être est las,
« qu'est la mort autre chose qu'un soupir rapide ?
« Moi, j'approchais déjà du dernier pas,
« ma chair était malade, encor prompt mon esprit,
« lorsque j'entendis, sur un ton triste et bas, dire :
« *O malheureux celui qui compte tous les jours, —*
« *dont chacun lui semble mille ans ! — Il vit en vain,*
« *car onc, sur terre, il ne se trouve avec lui-même ;*
« *il cherche par la mer, et par tous ses rivages !*
« *et toujours, où qu'il fût, il a gardé même coutume :*
« *à ELLE seule il pense, et parle ou écrit d'ELLE !*
« Alors, de ce côté d'où la voix est venue,
« je tourne mes yeux languissants ; — et je vois celle
« qui nous aima, — me poussa, moi, — toi te retint.
« Je la reconnus au visage, à la parole,
« celle qui souvent, jadis, consola mon cœur, —
« (aujourd'hui grave et sage, alors modeste et belle).
« Et, lorsque j'étais dans mon état le plus beau,

« dans mon âge plus vert, — à toi plus chère,
« ce qui, à bien des gens, donnait à dire et à penser, —
« la vie a été pour moi presqu'amère,
« au regard de cette clémente
« et douce mort, — (aux mortels rare chose !)
« Car en tout ce mien passage, j'étais plus joyeuse
« que celui qui d'exil rentre à son doux séjour ; —
« sinon que de toi seul la pitié m'étreignait ! »

« Ah ! Madame, » —

lui dis-je, —

« au nom de cette foi,
« qui, dans le temps passé, vous fut, je crois, connue, —
« ore bien plus, en la face de Celui qui voit tout !
« Jamais l'Amour vous fit-il naître en la pensée
« d'avoir de mon long martyre pitié,
« sans quitter votre haut et honnête dessein ?
« Car vos doux dédains, vos douces colères,
« les douces paix dans vos beaux yeux écrites,
« ont tenu bien des ans mon désir dans le doute. »

A peine j'eus dit ces paroles,

que je vis scintiller ce doux sourire
qui jà fut un soleil pour mes vertus brisées.
Puis Elle dit en soupirant :

« Jamais parti
« de toi ne fut mon cœur, ni jamais ne sera.
« Mais, par mon visage, j'ai tempéré ta flamme,
« parce que, pour nous sauver, toi et moi, — nulle autre voie
« n'était, — avecque notre gloire juvénile !
« La verge ne fait pas qu'une mère est moins tendre.
« Combien de fois, en moi-même, ai-je dit : *Il aime ;*
« *plutôt il brûle ; il faut à cela que je veille ;* —
« *et bien mal peut veiller qui craint ou qui désire...*
« *Qu'il mire ce dehors, et le dedans ne voie !*
« Voilà ce qui t'a arrêté et ramené
« bien souvent, — comme fait, au cheval fou, le frein.
« Plus de mille fois, la colère a peint
« mon visage, alors qu'Amour brûlait dans mon cœur ;
« mais onc en moi désir n'a vaincu la raison.
« Et puis, — si je t'ai vu vaincu par la douleur,
« lors, vers toi je levai mes yeux suavement, —
« sauvant ainsi ta vie, et notre honneur.
« Et si la souffrance est devenue trop puissante,
« lors, — mon front et ma voix, — jusqu'à te saluer

« je les portai, — or craintive et or douloureuse.
« Tel fut mon artifice avec toi, et ma ruse :
« tantôt accueil bénin, tantôt dédain.
« Tu le sais bien, car en tous lieux en as chanté !
« Je voyais quelquefois tes yeux si pleins
« de pleurs, que je disais : — *Celui-ci est perdu,*
« *si à l'aide on ne vient ; j'en reconnais les signes !* —
« Alors je pourvus à un honnête secours.
« D'autres fois, je t'ai vu aux flancs tels éperons
« que je disais : — *Il faut ici un mors plus dur !*

« Ainsi brûlant, vermeil, — froid et blanc,
« Or triste, ore joyeux, jusqu'ici t'ai conduit, —
« sauvé, — (de quoi je me réjouis !) — quoique las ! » —

Et moi :

« Madame, un très grand fruit serait-ce
« de ma fidélité, pour peu que je le crusse ! » —

dis-je en tremblant, (et sec n'étant pas mon visage).

« Homme de peu de foi ! — Mais, moi, si je ne le savais,...
« si ce n'était bien vrai, — pourquoi donc le dirais-je ? »

répondit-elle, (et à voir, semblait prendre feu).

« Si dans ce monde à mes yeux tu as plu,
« de cela je me tais ; mais pourtant ce doux nœud,
« qu'autour du cœur j'avais, m'a plu très grandement ;
« et me plaît, — (si l'on me dit vrai) — ce beau renom,
« que de près et de loin m'ont acquis tes paroles.
« Et onc dans ton amour n'ai rien requis que la mesure.
« Seule elle a fait défaut. Et, comme, en actes tristes,
« tu voulais me montrer ce que toujours voyais,
« tu as ouvert au monde entier ton cœur fermé.
« De là ma froideur, dont encor tu te consumes.
« Car, quant au reste, il y avait un accord tel
« qu'Amour le peut nouer, quand honneur le tempère.
« En nous fut presque égale la flamme amoureuse,
« (après du moins que je m'avisai de ton feu !)
« Mais l'un l'a publiée, et l'autre la cacha.
« Tu t'enrouais déjà, toi, à clamer merci,
« quand moi, je me taisais ; et la pudeur, la crainte
« faisaient paraître un grand désir, aussi petit.

« La douleur n'est pas moindre, en cela qu'on la cache,
« ni plus grande parce que l'on se va lamentant.
« Le vrai, dissimulé, ne croît ni diminue.

« Mais, — tout voile ne s'est-il pas déchiré, quand,
« toi présent, seuls tous deux, j'accueillis tes paroles,
« en chantant :

Notre Amour n'ose pas plus en dire !

« Avec toi mon cœur était ; — vers moi je ramenais mes yeux.
« De cela tu te plains, comme d'un partage inique ?
« Je t'ai donné le plus, le mieux ; — j'ai pris le moins !
« Et parce que je les ai pris, ces yeux, — tu ne sais pas
« que mille fois, et plus de mille et mille,
« je les rendis, en les tournant avec pitié vers toi ?
« Et leur lumière aurait été tranquillement
« vers toi, toujours, si je n'avais eu peur
« des dangers de l'éclair des tiens !... —
« Je veux t'en dire plus, pour ne pas te laisser
« sans une fin qu'il te sera plaisant
« d'entendre, peut-être, à l'instant de ce départ !
« Bienheureuse en toute autre chose,
« en une seule je me déplus à moi-même :
« c'est que me trouvai née en trop humble pays.
« J'ai peine encor vraiment, que je ne sois point née
« Plus près au moins de ton nid fleuri
« Mais, — il fut assez beau pays, celui d'où je t'ai plu :

« car il pouvait, ce cœur auquel seul je me fie,
« se diriger ailleurs, — moi t'étant inconnue.
« J'en serais moins célèbre et de moindre renom ! »

« Pour cela, non ! » —

lui répondis-je, —

« car la roue
« du ciel troisième à un amour aussi grand me haussait,
« en quelque lieu qu'il fût, — roue immuable et fixe ! »

« Ore ainsi soit ; » —

dit-elle, —

« et j'en eus un honneur
« qui me poursuit encor... Mais, dans ta joie,
« tu ne t'aperçois pas de la fuite des heures !
« Vois, au sortir du lit doré, l'Aurore
« ramener aux mortels le jour, et le Soleil
« déjà, jusqu'au poitrail, dehors de l'Océan.
« Elle vient pour nous séparer, ce qui me peine.
« Si tu as plus à dire, prends soin d'être bref.

« Et mesure sur le temps tes paroles. »

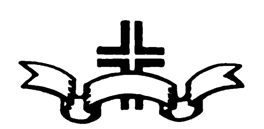
« Tout ce que j'ai souffert jamais, — léger, suave, » —

dis-je, —

« m'est devenu par ton tendre et pieux langage...
« Mais, — vivre sans vous m'est dur et pesant !
« C'est pourquoi je voudrais savoir, Madame, si
« je devrai tard vous suivre, ou de bonne heure ? » —

« Elle, — jà s'éloignant, dit :

« Selon que je crois,
« Tu resteras sans moi sur la terre, un long temps ! »



TRIOMPHE
DE LA RENOMMÉE.



TRIOMPHE DE LA RENOMMÉE.

I

APRÈS que la Mort eut triomphé du visage
qui avait coutume de triompher de moi,
et que fut ravi son soleil à notre monde, —
elle partit cette cruelle, impitoyable, —
pâle, superbe, horrible à voir,
qui avait éteint la lumière de beauté ; —



lorsque, sur l'herbe, alentour regardant,
je vis, d'autre côté, arriver Celle
qui tire du tombeau l'homme, et le garde en vie.
Telle qu'au point du jour une amoureuse étoile
vient de l'orient, avant le Soleil
qui se plaît à faire d'elle sa compagnie,
Telle elle s'avançait... O de quelles écoles
viendra le Maître qui pourra décrire à plein
cela que je veux dire en de simples paroles ?
Le ciel était alentour si serein
que malgré le désir qui brûlait dans mon cœur,
mon œil ne pouvait pas ne pas s'anéantir.
Sur les fronts était gravé le mérite
de la race glorieuse, où je reconnus
nombre de ceux que j'avais vu Amour lier.
A sa main droite, où tout d'abord portai mes yeux
la belle Dame avait César et Scipion ;
mais lequel le plus près ? — à peine l'observai-je :
l'un de Vertu et non d'Amour esclave,
l'autre de tous les deux ! Puis me furent montrés,
après si beau, si glorieux début,
des gens armés de fer et de valeur ; —
ainsi qu'au Capitole, dans les temps antiques
parfois, ou par la Voie Sacrée ou la Voie Large, —

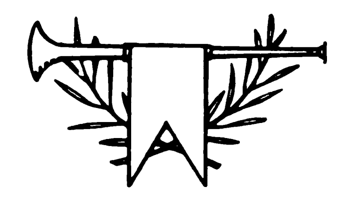
ils venaient, tous dans l'ordre que je dis ;
et à chacun, autour des sourcils, on lisait
le nom que la gloire, en ce monde, aime le plus.
J'étais attentif au noble murmure,
à la figure, au geste. Et voilà que les deux premiers
étaient suivis, l'un de son neveu, l'autre de son fils,
qui fut au monde seul, et sans aucun égal ; —
et ceux qui ont voulu aux ennemis armés
fermer avec leurs membres le passage,
deux pères, de trois fils accompagnés :
l'un marchait en avant et deux autres après ;
l'ultime était premier parmi ceux que l'on loue.
Et puis flamboyait à la façon d'un rubis,
celui qui avec son conseil, avec son bras
secourut l'Italie entière en sa détresse :
Je parle de Claude, qui de nuit et sans bruit,
— ainsi que l'a vu le Métaure, — vint purger
de mauvaise semence le bon champ romain.
Il eut des yeux pour voir, et, pour voler, des ailes ;
et un grand vieillard le suivait de près,
qui a su par son art amuser Annibal.
Avec lui deux autres Fabius, deux Caton,
deux Paul, deux Brutus et deux Marcellus,
un Régulus, qui aima Rome et non lui-même ;

un Curius, un Fabricius, bien plus beaux,
avec leur pauvreté, que Midas et Crassus
avec l'or qui les fit à la vertu rebelles ;
Cincinnatus et Serranus, qui un seul pas
ne marchent sans ceux-là ; le grand Camille,
de vivre, avant que de bien faire, las ;
par quoi à si haut rang le ciel l'a désigné
que sa claire vertu le ramena au lieu
d'où l'avait chassé une rage aveugle ;
et puis ce Torquatus qui a frappé son fils,
et qui souffrit de vivre privé, — par amour
pour l'armée, afin qu'elle ne fut pas privée !
Un Decius, et l'autre, qui du poitrail ouvrit
les rangs des ennemis : O vœu farouche,
qui le père et le fils à même mort offrit !
Curtius près d'eux venait, (non moins généreux),
qui, de lui-même et ses armes, remplit le gouffre,
au milieu du Forum, affreusement béant.
Mummius, Levinus, Attilius, et avec lui
Titus Flamininus, qui a vaincu par force,
mais bien plus par pitié, le peuple grec.
Il y avait celui qui ceignit le roi de Syrie
d'un cercle magnanime, et qui, par son visage
et son langage, à sa volonté l'a réduit ;

celui qui seul, armé, défendit la montagne
 dont il fut ensuite chassé ; — celui qui, seul,
 contre toute la Toscane, a tenu un pont ;
celui qui, au milieu de l'armée ennemie,
 leva la main en vain, et la brûla ensuite,
 tant fâché contre soi que le mal ne sentit ;
celui qui le premier parut vainqueur en mer
 contre les Carthaginois, et qui leurs vaisseaux
 rompit, dispersa, entre Sicile et Sardaigne.
A ses yeux je connus Appius ; — et ses gens, qui durs
 ont toujours été et fâcheux à l'humble plèbe.
 Puis je vis un grand homme aux actions suaves ;
et si n'était qu'enfin sa lumière faiblit,
 peut-être il était le premier ; et, pour nous, certes,
 tel que Bacchus, Alcide, — Epaminondas à Thèbes !
Mais le pire est de vivre trop ! — Je vis ensuite
 celui qui de son être et agile et léger
 prit son nom, et fut la fleur de son temps.
Autant il fut cruel en armes et sévère,
 autant était bénin celui qui l'a suivi, —
 meilleur général ou cavalier, je ne sais !
Et puis venait celui qu'un malin et livide
 orgueil de race, alors qu'il faisait bien, frappa, —
 le noble Volumnius digne de haut éloge.

Cossus et Philon, Rutilius. — Et de la foule
des lumières, j'en vis, à part, trois aller seules,
membres brisés, armes usées et fracassées :
Lucius Dentatus, Marcus Sergius et Sceva,
ces trois éclairs, ces trois rochers de guerre, —
(mais de l'un un mauvais héritier gâte la gloire !)
Puis Marius, qui vainc Jugurtha et les Cimbres,
et la fureur Teutonne ; et Fulvius Flaccus
qui se trompe à dessein pour frapper les ingrats ;
Fulvius le plus noble ; — et un seul Gracque,
de ce grand nid bavard et agité
qui du peuple romain fit maintes fois la ruine ;
et celui qui parut aux gens heureux et gai ; —
(je ne dis pas : *qui fut !* — car n'apparaît pas clair
un cœur profondément dans son secret fermé) :
de Metellus je parle, et de son père et de ses hoirs,
qui, jadis, de Macédoine, et de Numidie,
et de Crète et d'Espagne ont apporté des proies.
Ensuite j'ai vu Vespasien, avec son fils, —
(le bon et beau, mais non pas le beau et mauvais !) —
et le bon Nerva, et Trajan, princes loyaux,
Ælius Adrien, son Antonin pieux, —
belle succession jusques à Marc Aurèle ! —
(car, par nature, un bon un autre bon désire).

Tandis que mon œil avide plus loin passait,
j'ai vu le grand fondateur, avec les cinq rois :
l'autre, — chargé d'un mauvais poids, — était en terre,
Comme il arrive à qui délaisse la vertu.



II

PLEIN d'émerveillement superbe et infini,
en contemplant le bon peuple de Mars, —
car au monde jamais ne fut race semblable, —
j'en rapprochais l'aspect des antiques écrits,
là où sont les grands noms et les plus hauts mérites ; —
et je sentais manquer beaucoup à ma parole.
Mais je fus distrait par les fameux étrangers :
Annibal, le premier ! — Et, chanté en vers, cet
Achille, — qui de gloire eut de grandes couronnes ;
Les deux fameux Troyens, les deux grands Perses ; —
Philippe, et son fils, qui, de Pella jusqu'aux Indes,
(à la course !) — a vaincu bien des pays divers.
Je vis, non loin de là, l'autre Alexandre,
qui ne courut ainsi, ayant autre embarras ! —
(combien de l'honneur vrai tu rabats, ô Fortune !) —

En un beau groupe, les trois Thébains que j'ai dits,
et dans un autre, Ajax, Diomède, — et Ulysse,
qui du monde en voulut trop voir ; —
Et Nestor ! — qui tant sut et tant vécut !
Agamemnon et Ménélas, qui (en épouses
peu fortunés !) — ont fait grands combats en ce monde.
Léonidas, qui proposa aux siens gaîment
un dur dîner et un souper terrible,
et, en peu de terrain, fit d'admirables choses.
Alcibiade, qui si souvent Athènes
tourna, à son plaisir, et retourna,
avec sa douce langue, avec son front serein.
Miltiade, qui du grand jeu sauva la Grèce,
et son bon fils, qui dans sa piété parfaite,
s'enchaîna vivant et libéra son père mort ;
Thésée et Thémistocle en cette même troupe,
Aristide, qui fut un Fabricius grec :
à tous ceux-là fut cruellement interdite
la tombe en leur patrie ; et la faute d'autrui
est leur gloire ; — car rien ne fait mieux ressortir
deux objets contraires qu'un minime intervalle.
Avec ces trois susdits, va Phocion,
qui fut exilé, mort, de sa patrie :
la récompense est bien différente de l'œuvre !

Comme je me tournais, je vis le bon Pyrrhus,
le bon roi Massinissa, — qui était d'avis
qu'il souffrait un grand tort, s'il était sans Romains !
Avec lui, — (en fixant mes yeux deci, delà), —
je reconnus Hiéron syracusain, et le cruel
Amilcar, (d'eux bien séparé).
Je vis, tel qu'il sortit jadis du feu, tout nu,
le roi de Lydie, — un exemple manifeste
que, contre la Fortune, nul bouclier ne vaut.
Je vis Syphax, égal en semblable supplice ;
Brennus, sous qui bien des gens sont tombés,
et qui tomba enfin, lui, sous le fameux Temple.

Diverse en son costume, en hommes abondante,
était la troupe. — Mais, levant plus haut les yeux,
je vis un groupe, en lui-même tout ramassé.
Celui qui voulut faire à Dieu grande demeure,
pour habiter parmi les hommes, venait premier ;
et derrière venait celui-là qui fit l'œuvre :
et tel fut son destin : du bas
jusqu'en haut il acheva le saint édifice, —
(architecte moins bon dans son âme, je pense !) —
Puis celui qui à Dieu fut assez familier
en grâce, pour parler avec lui face à face,

de quoi ne peut se vanter aucun autre !
Et celui qui, comme on enchaîne un animal,
lia, de sa langue puissante, le soleil,
pour rejoindre les traces de ses ennemis :
O noble confiance ! adorer Dieu si bien,
et avoir tout ce que Dieu créa, à ses ordres,
et retenir le ciel par de simples paroles !
Puis j'ai vu notre père, à qui fut dit
qu'il quittât son pays, et s'en allât au lieu
qui jà était élu pour le salut des hommes.
Auprès, son fils ; son petit-fils, à qui le jeu
fut fait des deux épouses ; — et le sage et chaste
Joseph, de son père s'éloignant quelque peu.
Puis étendant la vue, autant que je le puis,
regardant là où l'œil ne passe pas plus loin,
je vis celui dont la gourmandise a perdu le monde.
Après lui, celui-là qui a fait la grande Arche,
et celui qui après commença la grand'tour,
qui fut d'erreur tant lourde et de péché.
Et puis ce bon Judas, à qui nul ne peut prendre
ses paternelles lois : sincère et invincible,
comme qui, pour la justice, court à la mort.
Déjà mon désir était presque las
quand un spectacle ravissant me fit

plus curieux de voir, que ne le fusse encore.
Je vis, sur une file, quelques dames :
Antiope et Orythie, armée et belle,
Hippolyte, affligée et triste pour son fils,
Et Ménalippe ; — et si vive chacune d'elles,
que ce fut gloire au grand Alcide de les vaincre ; —
(il eut l'une des sœurs ; l'autre fut à Thésée) ; —
puis la veuve qui vit, avec tant d'assurance,
son fils mort, et en fit une vengeance telle
qu'elle a tué Cyrus, et tue ore sa gloire ; —
car pour qui entend dire encor sa fin cruelle
il semble que deux fois il meurt, par sa grand'faute,
tellement ce jour-là il perdit de son nom !
Puis je vis celle qui pour son mal a vu Troie. —
Et, parmi ces dames, une vierge latine
qui, en Italie, aux Troyens fit grand ennui.
Et puis j'ai vu la reine magnanime,
qui, une tresse éparse et l'autre renouée,
courut au sac de Babylone, —
Puis Cléopâtre, — et l'une et l'autre étaient brûlées
d'indigne flamme. Et puis dans cette compagnie
Zénobie, qui sut mieux épargner son honneur. —
Elle était belle et dans l'âge frais et fleuri :
Plus elle est en jeunesse et plus est en beauté,

plus semble que pudeur augmente son renom !
En ce cœur féminin fut si grande énergie,
qu'avec son beau visage et ses cheveux casqués
elle fit peur à qui, par nature, dédaigne :
je veux parler de Rome, et de son haut empire,
qu'elle assaillit armée ; — encore qu'à la fin
elle ait été, pour notre triomphe, une riche proie.
Des noms que, pour être bref, je cache et supprime,
ne sera pas Judith, la jeune veuve ardente,
qui fit sans tête son fol amant.
Mais Ninus, d'où prend départ toute histoire humaine,
où le laissé-je ? — Et, son grand successeur,
que son orgueil mena à bestiale vie ?
Et où reste Belus, source d'erreur,
non par sa faute ? — Et où est Zoroastre,
qui des arts de magie a été l'inventeur ? —
Et cil qui à nos chefs, (quand, sous un mauvais astre,
ils passaient l'Euphrate), a fait un mauvais parti, —
(remède cruel pour les deuils de l'Italie !) — ?
Où est le grand Mithridate, cet éternel
ennemi des romains, et qui, si vagabond,
a fui devant eux, d'hiver et d'été ?

Je serre, en un petit faisceau, de grandes choses.

Où est un roi Arthur ? — où, trois César Auguste,
un d'Afrique, un d'Espagne, un Lorrain ?
Ses douze preux entouraient celui-ci ; —
ensuite, seul, venait le bon duc Godefroy,
lui qui fit l'entreprise sainte et la juste marche.
Celui-là, — (voilà de quoi je m'indigne et crie en vain !) —
a fait, de ses mains, dans Jérusalem,
le nid qu'on garde mal et néglige déjà.
Marchez dans votre orgueil, misérables chrétiens,
vous détruisant l'un l'autre ; — et peu vous chaille,
si le tombeau du Christ est dans la main des chiens !

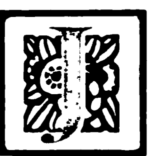
De gens qui montent en haut renom, — peu ou point
en ai-je vus après celui-ci, — (si je n'erre), —
soit dans les arts de paix, soit de bataille.
Pourtant, (comme les gens élus vont les derniers),
je vis vers la fin le grand Sarrazin,
qui fit grand dam et honte aux nôtres.
Le seigneur de Loria suivait Saladin ;
puis le duc de Lancastre, qui, tout à l'heure,
était au royaume de France âpre voisin.

Je mire, — (comme qui aime aller de l'avant), —
pour voir si je découvre un homme, tel qu'il put

devant mes yeux paraître, ailleurs, auparavant,
Et j'en vis deux, qui hier au soir se sont partis
de notre âge présent, et de notre pays, —
(c'est par eux que fut clos le cortège d'honneur) :
le bon roi Sicilien, qui pensait hautement,
et qui voyait de loin, et fut vraiment *Argus !*
De l'autre côté, mon grand Colonna,
magnanime, gentil, fidèle et libéral !



III

E ne savais d'un tel spectacle m'arracher,
quand j'ouïs :

« Porte à l'autre côté ton esprit !
« car bien s'acquiert un autre mérite que d'armes. »

Je me tournai à gauche, et vis Platon,
lequel, dans cette troupe, alla plus près du but
auquel atteint celui à qui le ciel l'accorde ;
et puis Aristote, plein d'un très haut génie ;
et Pythagore, qui, le premier, humblement,
nomma d'un nom plus juste la philosophie ;
Socrate et Xénophon ; et cet ardent
vieillard, à qui furent les muses tant amies,
qu'Argos, Mycènes, Troie encore s'en ressentent.

C'est lui qui chanta les erreurs et les travaux
  du fils de Laerte et du fils de la déesse, —
  lui le premier peintre des antiques histoires !
Côte à côte avec lui s'en venait en chantant
  le mantouan qui lutte avec lui en égal.
  Un autre, sous les pas duquel l'herbe fleurit,
c'est Marcus Tullius, en qui paraît
  tout clair, quels fruits a l'éloquence et quelles fleurs :
  ces deux-là sont les yeux de notre langue !
Démosthène venait après, lequel bien loin
  est dorénavant de l'espoir du premier rang,
  et mal content des honneurs secondaires.
Un grand éclair il semblait, tout en feu :
  ainsi le dise Eschine qui bien l'a pu entendre,
  quand près de son tonnerre il semblait enroué !
Je ne peux pas redire en ordre,
  où j'ai vu celui-ci et celui-là, et quand, —
  lequel marchait devant, lequel suivait, —
car, en songeant à d'innombrables choses,
  et contemplant une foule aussi grande, et telle,
  l'œil s'en allait dispersant la pensée.
Je vis Solon, de qui naquit la plante utile,
  qui, mal cultivée a de mauvais fruits, —
  avec les autres six dont la Grèce se vante.

Là, j'ai vu notre peuple avoir pour chef
Varron, de Rome troisième grand luminaire ;
plus tu le mires, et plus il brille.
Crispus Salluste, et, avec lui, ensuite,
un qui jà l'eut en haine, et le vit de travers :
c'est-à-dire le grand padouan, Tite Live.
Tandis que le mirais, tout d'un coup j'aperçus
ce Pline de Vérone, son voisin,
pour écrire fort avisé, peu pour mourir.
Puis je vis Plotin, le grand platonique,
qui croyant vivre au repos sain et sauf,
fut devancé par un destin cruel,
qui venait avec lui dès le sein maternel ; —
et là donc à rien ne servit prudence !
Puis Crassus, Antoine, Hortensius, Galba ; Calvus,
Avec Pollion, (si haut monté dans l'orgueil !) —
qui contre le héros d'Arpin leur langue armèrent,
tous les deux, poursuivant vaine et indigne gloire.
Thucydide j'ai vu, qui sait bien distinguer
les temps, les lieux, et les œuvres vaillantes,
et de quel sang quel champ s'est engraissé.
Hérodote, de l'histoire Grecque le père —
(je vis), — et le fameux géomètre, couvert
de triangles, de ronds et de quadrilatères ;

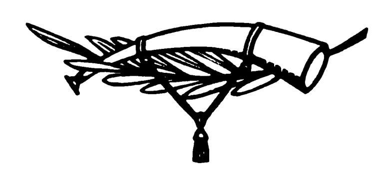
et celui qui devint contre nous un rocher,
Porphyre, lequel de syllogismes aigus
a rempli son carquois dialectique,
prenant contre le vrai ses sophismes pour armes ;
et celui de Cos, qui fit œuvre bien meilleure,
(s'ils avaient été bien compris, ses aphorismes !) —
Au-dessus de lui sont Apollon, Esculape,
si cachés qu'à peine l'œil les peut reconnaître,
(tant semble que le temps ronge et couvre les noms) !
Un homme de Pergame le suit ; — de lui sort
l'art, chez nous gâté, qui alors n'était pas vil,
mais, bref, obscur : il l'a étendu, éclairé.
Et j'ai vu Anaxarque, intrépide et viril,
et Xénocrate, plus solide qu'un rocher,
que nulle force à un acte vil ne tourna.
Je vis, avecque les yeux baissés, Archimède,
et s'en aller tout pensif, Démocrite,
privé, par son vouloir, et de lumière, et d'or.
J'ai vu Hippias, le vieillard qui jadis osa
dire : *je sais tout,* — puis ne fut certain de rien ; —
Archesilaos qui doute de toute chose.
J'ai vu Héraclite, dans ses dires couvert, —
et le cynique Diogène, dans ses actes
(bien plus que ne permet la pudeur), — découvert !

Et celui qui, joyeux, ses champs détruits
a vus, et déserts ; car, chargé d'autres denrées,
il pensait en avoir des marchés enviables.
Là se trouvait, esprit curieux, Dicéarque,
et très divers dans leurs enseignements
Quintilien, et Sénèque et Plutarque.

J'en vis d'aucuns, (qui ont troublé les mers
avec des vents contraires, des esprits errants,
moins célèbres pour savoir que pour disputer), —
se heurter comme des lions, et, comme des dragons,
s'enlacer de leurs queues !... que veut dire ceci ?
chacun d'eux semble satisfait de sa science ? —
Je vis Carnéade, si vif en ses travaux
que s'il parlait, le vrai du faux à peine
se discernait, — tant il était prompt dans son dire !
Sa longue vie et sa large veine
d'esprit, il les mit à accorder les parties
que conduit à la guerre une fureur savante ;
mais faire ne le put, car, comme l'art s'accrut,
s'accrut l'envie, et, avec le savoir ensemble,
elle a versé, dans les cœurs enflés, ses poisons.
Contre le bon syrien qui l'humaine espérance
a haussée, en prouvant l'âme immortelle,

Epicure s'arma, (ce dont souffre sa gloire),
hardi jusqu'à dire que l'âme n'est point telle !
Ainsi il fut à la lumière injurieux, aveugle,
avec sa bande toute au maître égale.
Je veux parler de Métrodore et d'Aristippe.
Puis avec grande ensouple et merveilleux fuseau,
je vis Chrysippe ourdir une toile subtile.
Père des stoïciens, dressé debout
pour faire plus clair son dire, j'ai vu Zénon,
montrer sa paume ouverte et son poing clos.

. . . .
. . . .



TRIOMPHE
DU TEMPS.



TRIOMPHE DU TEMPS.

E son logis doré, — l'Aurore devant lui —,
si tôt sortait, ceint de ses rayons, le Soleil,
qu'on aurait dit :

« Il s'est couché seulement tout à l'heure ! »

Il se dressa un peu, et, comme font les sages,

il regarda autour de lui. Puis, à lui-même :

« Qu'en penses-tu ? — Il faut ormais prendre mieux garde !
« Vois ! — Si un homme, qui vécut fameux sur terre,
« de son renom ne sort pas par la mort,
« qu'adviendra-t-il des lois que le ciel a fixées ?
« Et si croît, quand il meurt, la gloire d'un mortel,
« qui se devait éteindre en peu de temps, — je vois
« notre excellence à bout, — ce qui me vexe !
« Qu'attendre plus ? Que peut-il y avoir de pire ?
« Qu'ai-je de plus au ciel que n'a sur terre un homme,
« dont je demande — par grâce, — à être l'égal ?
« J'ai quatre chevaux, que je panse, — avec quel soin !
« que je fais paître en l'Océan, éperonne et fouaille...
« et pourtant d'un mortel je ne vaincs pas la gloire !
« Injustice ! — à enrager et non pas à rire !
« Que cela m'arrive à moi, — comme si au ciel j'étais,
« non pas le premier, — mais le second, le troisième !
« Or donc, il faudra que tout mon zèle s'enflamme
« si bien que la colère à mon vol double l'aile :
« je porte envie aux hommes, et ne m'en cache pas !
« J'en vois aucuns d'entre eux, après mille ans,
« et mille et mille encor, plus fameux qu'en leur vie.
« Et moi, j'y gagne d'incessantes peines.

« Je suis tel que j'étais, avant que bien réglée
« fût la terre : — le jour, la nuit, je roule
« sur la route ronde, infinie ! »

Après qu'il eut dit cela, indigné,
il reprit sa course, bien plus rapide
qu'un faucon, qui d'en haut fond sur sa proie...
J'ai dit : « *plus,* » — et même, onc ne pourrait la pensée
suivre son vol, — (sans parler de langue ou de style !) —
tellement, qu'avec grande peur le contemplai.
Dès lors je tins pour chose *vile* notre vie, —
(à cause de sa prodigieuse vitesse), —
bien plus qu'auparavant ne la tenais pour noble.
Il m'apparut que c'est terrible vanité
d'arrêter son cœur aux choses que le temps presse,
qui, tandis que tu les serres, sont jà passées.
Donc, que celui qui de son sort a soin ou crainte,
veille bien, — (tandis que son choix demeure entier), —
à fonder, en un lieu stable, son espérance !
Car, combien j'ai vu le Temps s'en aller léger
sur les pas de son guide qui jamais ne s'arrête, —
ne le dirai, car n'espère le pouvoir dire !
J'ai vu la glace, — et, en un même point, la rose,
presqu'en un seul moment, le grand froid, le grand chaud ;

la chose semble étrange à ouïr seulement ;
mais qui bien mirera, d'un jugement solide,
verra qu'elle est ainsi ! — Et l'ai-je pas vu, moi ?
C'est de quoi m'échauffe envers moi-même aujourd'hui !
Autrefois j'ai suivi espoirs et vains désirs ;
j'ai maintenant devant les yeux un clair miroir,
où je me vois moi-même et vois ma faute.
Et, autant que je puis, me prépare à la fin,
en pensant à ma vie si brève, dans laquelle
ce matin j'étais un enfant, — or je suis vieux.
La vie des mortels, qu'est-elle plus qu'un jour, —
jour nuageux, court, froid et plein d'ennui ?
Belle elle peut sembler ; mais elle n'a nul prix.
Là est l'espoir humain, là est la joie !
Là les misérables mortels dressent la tête !
Et nul ne sait combien il vit ou bien il meurt.
Or donc, je vois prompte la fuite de ma vie, —
(de *toute* vie !) — et, dans la fuite du Soleil,
clairement, la ruine du monde !
Et maintenant, prenez réconfort dans vos fables,
jeunes gens ! — et mesurez le Temps au large !...
Mais d'un coup prévu on souffre bien moins. —
Peut-être bien qu'en vain je répands mes paroles ; —
mais je vous annonce que vous êtes atteints

d'une grave, d'une mortelle léthargie,
que les heures, les jours, les mois, les ans s'envolent :
ensemble, à très peu d'intervalle,
tous, nous avons à chercher un autre pays !
Ne faites pas un cal à votre cœur contre le vrai,
suivant votre habitude ; — mais tournez les yeux,
tandis qu'encor se peut corriger votre faute.
N'attendez pas que la Mort décoche, —
ainsi que font la plupart des gens, — car, pour sûr,
le bataillon des sots est infini !

Quand j'eus vu, — (je les vois encore clairement !) —
le vol et la fuite de ce grand astre,
duquel j'ai bien souffert, moi, le mal et les ruses,
je vis des gens s'en aller tout tranquilles,
sans craindre rien du Temps ou de sa rage :
car sous sa garde les avait poëte, historien !
C'est ceux-là qu'on envie, — il semble, — plus que d'autres,
car ils ont pris, par eux-mêmes, leur vol,
sortant dehors de la cage commune.
Contre ceux-là, celui qui tout seul resplendit
se préparait, avec plus grand effort,
et reprenait un vol plus diligent :
à ses coursiers il avait doublé l'orge !

Et cette Reine, de qui j'ai parlé plus haut,
déjà voulait de quelques-uns des siens faire divorce !

J'ouïs parler... (qui ? Je ne sais ! — Mais j'ai écrit les mots !) :

« Pour ces humains, — (à dire vrai : ces arbrisseaux !) —
« quels abîmes obscurs d'aveugle oubli !
« Le soleil roulera, non des ans, mais des lustres,
« et des siècles, — vainqueur de tous cerveaux,
« et verra s'effacer tous ces hommes illustres.
« Combien furent fameux, entre Ebre et le Pénée,
« qui sont évanouis, ou s'évanouiront ! —
« Et combien sur le Xanthe ou dans le val du Tibre !
« Un douteux ciel d'hiver, un azur inconstant,
« c'est votre gloire ! — Un peu de brouillard l'interrompt.
« C'est aux grands noms un grand poison que le grand temps !
« Ils passent vos triomphes et vos pompes,
« passent les seigneuries, et passent les royaumes !
« Le Temps arrête toute chose mortelle :
« elle est prise aux moins bons tout autant qu'aux plus dignes.
« Le Temps ne dissout pas seulement les dehors,
« mais vos éloquences et vos génies !
« En fuyant ainsi, il roule avec lui le monde
« et jamais ne se pose, n'arrête, ne revient,

« qu'il ne vous ait ramenés en un peu de poudre !
« Comme la gloire humaine a tant de cornes, — certes —
« ce n'est pas chose étrange si, pour les briser,
« il faut tarder un peu plus que d'usage ;
« Mais, (quoi qu'en pense ou dise le vulgaire), —
« si votre vie n'était pas aussi brève,
« tu les verrais bientôt revenir en fumée ! »

Ayant ouï cela, — (comme l'on doit au vrai
non contredire, mais donner parfaite foi), —
je vis toute notre gloire, neige au soleil !
Et vis le Temps ramener telles dépouilles
de nos noms, que pour rien les ai tenus ; —
encore que les gens ne le croient ni le sachent !
Aveugle foule, qui de vent toujours s'amuse,
et qui ne se nourrit que de faux jugements, —
tient plus louable de mourir vieux, qu'au berceau !
Combien déjà sont morts, dans les langes, heureux, —
combien en l'ultime vieillesse, misérables !
Quelqu'un a dit :

« est bienheureux qui ne naît pas ! »

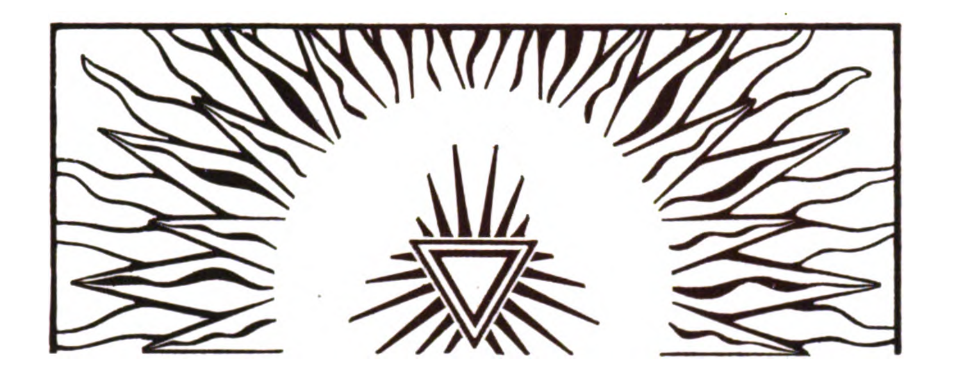
Mais pour la foule, à l'erreur grande accoutumée,

que le nom reste, après de longs âges, illustre : —
qu'est cela cependant, pour que tant on l'estime ?
Il conquiert tout, il reprend tout, le Temps avare.
Ce qu'on nomme Gloire, est une seconde mort ;
pas plus que contre la première, il n'est recours !

Ainsi le Temps triomphe, et des noms, et du monde.



TRIOMPHE
DE L'ÉTERNITÉ.



TRIOMPHE
DE
L'ÉTERNITÉ.

PRÈS que sous le ciel je n'eus vu chose aucune
solide et stable, — tout épouvanté,
me tournai vers mon cœur, et dis :

« En quoi te fier ? »

Il répondit :

« Dans le Seigneur, qui jamais ne trahit
« la promesse donnée à qui se fie en lui !
« Mais je vois bien que de moi le monde se raille ;
« et je sens ce que je suis et ce que je fus ;
« et je vois marcher, ou plutôt voler, le temps ;
« et je voudrais me plaindre, et je ne sais de qui,
« car la faute est à moi seulement, qui plus tôt
« devais ouvrir les yeux, non tarder jusqu'au bout ;
« car ormais, pour vrai dire, j'ai trop attendu...
« Mais jamais les grâces de Dieu ne sont tardives :
« j'espère en elles, qui feront encore en moi
« hautes et singulières opérations ! »

Ainsi dit et répondu. — Or, — si ne s'arrêtent
ces choses, que le ciel roule et conduit,
après beaucoup de tours quelle fin auront-elles ? —
Ainsi je méditais. — Tandis que plus s'absorbe
mon âme, il me sembla que je voyais un monde
nouveau, immobile en son âge et éternel ;...
et le soleil défait et le ciel à la ronde,
avec ses astres, la terre encore et la mer, —
et un autre refait, plus beau et plus aimable !
Quelle surprise j'eus, alors que, — s'arrêter
je vis en un point celui qui jamais ne s'arrêta,

mais, en courant, a coutume de tout changer !
Et je vis réduites ses trois parties
à une seule, — et celle-là demeurer stable,
si bien qu'il ne se hâte plus comme il soulait.
Et, (ainsi qu'en un sol nu et dépouillé d'herbes),
plus de : « sera », ni « fut », ni « jamais », ni « après », —
qui font changeante et malade la vie humaine.
Mon penser passe, ainsi qu'au verre le soleil,
mais encore bien mieux, car rien ne le retient :
O quelle grâce à moi, — (si jamais je l'obtiens !) —
que, là, présent, je voie le Souverain Bien,
et non plus aucun mal, car le Temps seul l'y mêle :
il part avec le Temps, et avec lui il vient.
Le Soleil n'aura plus ses logis, le Taureau, les Poissons,
par la variété desquels notre labeur
tantôt naît, tantôt meurt, or diminue ou croît.

Bienheureux les esprits qui dans le chœur suprême
se trouveront, ou bien se trouvent, — en tel rang
que soit leur nom *en mémoire éternelle !*
O fortuné celui qui sait trouver le gué
de cet alpestre et rapide torrent,
qui a nom vie, et qui plaît tant à bien des gens :
Malheureuse la gent vulgaire, aveugle,

qui met ici-bas ses espoirs en choses telles
que le Temps si brusquement les emporte !
O vraiment sourds, nus et fragiles,
pauvres de bon conseil et de raisonnement,
malades en tous points, misérables mortels !

Celui qui d'un pli de son front gouverne le monde,
qui trouble et qui calme les éléments !...
Sa science ! — non pas moi seulement n'en approche,
mais eux-mêmes, les anges, sont joyeux et contents
d'en voir, de mille parties, l'une,
et vers cela restent tendus, pleins de désirs !...

O âme errante, jusqu'à la fin affamée,
pourquoi tant de pensers ? — Seule une heure disperse
ce qu'on a peine, en bien des ans, à récolter.
Tout cela qui écrase et encombre nos cœurs, —
« *avant, à l'instant, hier, demain, soir et matin,* » —
tout en un seul instant passera comme une ombre !
N'y aura place pour « *fut,* » — « *sera,* » — ou « *était ;* »
mais pour « EST » seulement, et « *ore,* » et « *aujourd'hui,* »
pour l'« ÉTERNITÉ » seule, accomplie et parfaite.
Seront comme aplanis, derrière et devant, les coteaux,
qui arrêtaient la vue ; — il ne sera plus rien

où s'appuie « *espérer,* » ou bien « *vous souvenir* » ;
car cette alternance a fait souvent que les gens
divaguent, à tel point que la vie est un jeu ; —
l'on pense seulement : — *que serai-je ?* — *que fus-je ?* —
Il ne sera plus coupé, petit à petit,
mais tout ensemble, — non en été, en hiver,
le Temps, — mais mort ! — et tout le lieu changé ;
Les ans n'auront plus en main le gouvernement
des renommées mortelles ; — mais celui qui sera
glorieux une fois, le sera éternellement.

O heureuses ces âmes, qui en route
sont et seront, pour arriver au but
dont je parle, — quand que cela puisse être !
Et parmi les autres rares et charmantes,
béatissime Celle que la mort frappa
longtemps avant le terme naturel !
Alors apparaîtront les desseins angéliques,
les honnêtes discours et les chastes pensées,
que la nature a mis dans un cœur juvénile !
Tant de visages que Mort et Temps ont gâtés
retourneront à leur état le plus fleuri ; —
Et l'on pourra voir où tu me lias, — Amour !
J'en serai donc montré au doigt :

« Voilà cil qui toujours pleura, et dans son pleur
« fut heureux, au-dessus du rire de tout autre ! »

Et Celle que, pleurant encor, je chante,
d'elle-même grande merveille aura,
en se voyant, parmi toutes, vantée.

Quand ce sera ? — je ne le sais. — Si fut caché
aux plus sûrs compagnons tel article de foi,
de si profond secret qui donc peut s'approcher ?
Je crois moi que le temps devient proche : — et des gains
véritables, et des faux, se fera le compte.
Car tous seront alors comme œuvres d'araignées.
On verra comme on prend soin à de vaines choses ;
et combien l'on sue et l'on peine en vain ;
comment les gens sont abusés.
Nul ne pourra couvrir ou cacher nul secret ;
toute conscience, (ou claire, ou obscure), sera,
en présence du monde entier, ouverte et nue.
Et Celui sera là qui juge et sait le compte !
Puis nous verrons chacun prendre sa route,
ainsi que se rembûche une bête chassée.
Et l'on verra bien que ce peu de haut parage
qui vous fait marcher fiers, — que les terres et l'or

ont été pour vous dam et non pas avantage ; —
et d'un autre côté ceux-là qui, sous le frein
de fortune modeste, ont eu coutume
de s'éjouir, — sans plus de pompe, — dans le cœur.

Ces Triomphes, — il en est cinq qu'en bas sur terre
nous avons vus, — et enfin, le sixième,
si Dieu permet, nous le verrons là-haut.
Et le Temps, à tout défaire si prompt,
et la Mort, tellement dans ses comptes avare,
elle et lui, tous les deux ensemble, seront morts.
Et ceux qui méritèrent la claire renommée, —
(que le Temps a éteinte), — et les beaux visages charmants, —
(que le Temps et la Mort amère ont fait palir), —
tous ceux-là, de l'oubli, des aspects noirs et sombres
feront, — (en devenant plus que jamais, beaux !) — abandon
à la Mort brutale, et aux jours voleurs.
En l'âge le plus vert et fleuri, ils auront,
avec immortelle beauté, gloire éternelle.

Mais, devant toutes celles qui vont se rénover,
est Celle que le monde en gémissant réclame
avec ma langue, avec ma plume lasse ;
mais le ciel aussi veut la voir entière.

Sur les bords d'un fleuve qui naît au mont Genèvre,
par Elle, Amour m'a fait si longue guerre,
qu'encor mon cœur en porte la mémoire.
Heureuse pierre, qui couvre le beau visage !
Lorsque Ma Dame son beau voile aura repris, —
si fut heureux celui qui sur terre L'a vue,
Que sera-ce quand il La reverra, — au Ciel ?



NOTES.

NOTES.

TRIOMPHE DE L'AMOUR. — I.

P. 3, v. 1. Le 6 avril, anniversaire du jour où Pétrarque aima Laure (6 avril 1327).

v. 4. Le Taureau, signe du Zodiaque.

v. 5. L'Aurore au matin quitte l'Océan, couche de Tithon son époux, pour gagner le ciel où elle séjourne le plus longtemps.

P. 4, v. 1. Les « dédains » de Laure.

v. 7. L'Amour.

P. 5, v. 11. Qui est ce personnage qui va servir de guide à Pétrarque, comme Virgile sert de guide à Dante dans les Enfers ? On s'est épuisé en hypothèses à ce sujet, et ce n'est pas ici le lieu de les discuter. J'aime à rappeler que l'une des plus vraisemblables hypothèses propose Dante lui-même.

P. 7, v. 3. « L'âge nouveau. » Le poète se suppose tout jeune, et âgé de moins de vingt-trois ans, puisqu'il n'est pas encore amoureux de Laure.

P. 8, v. 16. « Fils » adoptif.

v. 18. Livie, épouse d'Auguste, avait été d'abord la femme de Tiberius Claudius Néro.

v. 21. Poppée.

v. 22. Marc Aurèle.

P. 9, v. 3. Denys tyran de Syracuse, et Alexandre tyran de Phères. Ce dernier fut assassiné par sa femme.

v. 5. « Cet autre » est Enée. La phrase est obscure ; on la comprendra si l'on se souvient : — qu'Enée, pleurant Creüse, son épouse, après la chute de Troie, se réfugia auprès de la ville d'Antandre ; — que Turnus, rival d'Enée en Italie, avait tué Pallas, fils du roi Évandre, allié d'Enée ; — qu'Enée, ayant à son tour tué Turnus, lui enleva Lavinia.

P. 9, v. 8. On reconnaît aisément l'aventure de Phèdre et d'Hippolyte.

v. 14. Phèdre s'étrangla ; le poète pense que la vengeance de ses victimes fut de lui inspirer cette haine d'elle-même. — Pour Ariane, qui figure ici comme épouse abandonnée de Thésée, et donc ennemie de Phèdre, — le poète est de ceux qui pensent qu'elle mourut à Naxos. — D'ailleurs, les vers suivants 20 à 22 font allusion aux amours successifs de Thésée pour les deux sœurs Ariane et Phèdre.

P. 10, v. 1. Séparé de Briseïs, et tué au moment où il épousait Polyxène.

v. 2. Démophoon, fils de Thésée et Phyllis son amante (changée en amandier).

v. 8. Epouse de Jason, qu'il quitta pour Médée.

v. 11. Pâris ; (au vers précédent : Hélène, bien entendu).

v. 17. Protesilas quitte son épouse Laodamie pour aller au siège de Troie où il est tué. — Polynice, fils d'Œdipe et époux d'Argia, obtient, par le don d'un collier d'or à Eriphile, épouse d'Amphiaraüs, le secret de la cachette de ce dernier.

P. 11, v. 6. Apollon méprisait l'enfant Amour, qui le rendit ensuite amoureux de Daphné.

TRIOMPHE DE L'AMOUR. — II.

P. 13, v. 5. Massinissa et Sophonisbe. Celle-ci, héroïne de tant de tragédies, fille du Carthaginois Hasdrubal, et ennemie acharnée de Rome, avait quitté son fiancé Massinissa pour épouser un autre chef numide, Syphax, et l'arracher à l'alliance de Rome. Elle fut faite captive par Laelius, lieutenant de Scipion l'Africain, et retrouva au camp romain Massinissa, ardent partisan des Romains et ami de Scipion. Mais Scipion, voulant que la captive figurât à Rome dans la pompe triomphale, ne voulut pas la rendre à Massinissa. Celui-ci donna du poison à Sophonisbe, pour lui éviter l'humiliation du triomphe.

v. 9. Son « interprète ». — Le guide inconnu que l'on a vu paraître au chapitre précédent.

v. 12. « De notre nom » ; — du nom romain.

P. 15, v. 9. « Le grand héros » ; — Scipion. Massinissa pense dépasser, dans son amour pour Scipion, même Laelius.

P. 16, v. 3. Passage très obscur où il me semble qu'un sens plausible se dégage pourtant.

v. 8. Scipion.

P. 17, v. 15. C'est Sophonisbe, dans sa haine des romains, qui interpelle ainsi dédaigneusement le poète, lequel va lui répondre sur le même ton (comme Dante aux Enfers avec le gibelin Farinata).

P. 18, v. 16. A l'épisode de Sophonisbe succède celui de Stratonice, singulière histoire de sérail, dont tous les siècles de l'art et des lettres ont fait leur bonheur ! Seleucus, roi de Syrie (détrôné par les Romains) est informé par son médecin que son épouse Stratonice a inspiré à Antiochus, son fils, une passion telle que le jeune homme s'en meurt. Il la lui cède.

P. 21, v. 9. Narcisse.
v. 13. La nymphe Echo.
v. 16. Iphis, prince de Chypre, qui se pendit par amour.
v. 21. Alcion et Ceyx, transformés après leur mort en oiseaux marins.

P. 22, v. 3. Esacus métamorphosé en plongeon.
v. 6. Scylla changée en alouette. Une autre Scylla paraît v. 15.
v. 7. Atalante, vaincue à la course par Hippomène, pour s'être arrêtée à ramasser les pommes des Hespérides.
v. 13. Galatée, amante d'Acis, que le cyclope Polyphème tua par jalousie.
v. 15. Glaucus, amant de Scylla, que Circé par jalousie changea en rocher. (Voir encore, même page, v. 22).
v. 18. Picus, roi du Latium, époux de Canens, fut changé par Circé en pic-vert.
v. 24. Canace que Neptune condamna à se tuer, pour punir son infidélité. Ovide l'a représentée comme on la voit ici, tenant la plume d'une main et le poignard de l'autre.

P. 23, v. 3. Le sculpteur dont la statue fut animée par Vénus.
v. 4. Sources sacrées des Muses.
v. 6. Acontius, pour forcer Cydippe à être sienne, lui avait lancé une pomme sur laquelle il avait écrit la formule d'un serment à Diane qui la liait à lui. Cydippe, ayant lu les paroles sacrées, ne put s'en dédire.

TRIOMPHE DE L'AMOUR. — III.

P. 26, v. 13. Hypermnestre, une des Danaïdes qui, seule de toutes ses sœurs, refusa de tuer son époux.
v. 19. Annibal.

P. 27, v. 2. Hypsicratea, épouse de Mithridate, se déguisa en homme pour suivre son époux.
v. 5. Epouse de Brutus qui recourut au feu après le fer pour mettre fin à ses jours.

P. 27, v. 6. Julie, première femme de Pompée.
v. 8. Jacob.
v. 12. Le père, Isaac ; l'aïeul, Abraham.
v. 18. Salomon.
v. 20. Ammon, fils de David, qui viola Thamar, sa sœur.

P. 28, v. 3. Judith.
v. 8. Sichem, fils d'Hémor, ayant abusé de Dinah, fille de Jacob, — ses frères préparèrent leur vengeance par ruse, forçant Sichem, Hémor et tout leur peuple à la circoncision, pour les tuer ensuite.
v. 12. L'histoire d'Esther est bien connue. Le poète fait surtout allusion à la reine Vasthi, de l'amour duquel Assuérus se défit, en cherchant un autre amour. Tel est bien le récit biblique.
v. 18. Hérode le Grand fit mourir par jalousie sa femme Mariamne, qu'il aimait passionnément.
v. 23. Ces six dames sont assez qualifiées par le poète, pour que le sens soit clair sans entrer en plus de détails.

P. 29, v. 6. Les romans de la Table ronde. Au héros de ce cycle, le poète ajoute « le couple de Rimini », c'est-à-dire Francesca et Paolo Malatesta qui, dans la Divine Comédie, sucombent à l'amour en lisant l'histoire de Lancelot.

P. 30, v. 4. Locution. Comme nous dirions : « de la même farine ».

TRIOMPHE DE L'AMOUR. — IV.

P. 35. v. 13. Orphée.

P. 36. v. 10. Sappho.
v. 14 et suiv. Le poète quitte les poètes de l'antiquité pour énumérer quelques-uns des plus fameux des siècles récents. Ces poètes chantaient en langue *vulgaire* et, en principe, ne devaient pas chanter d'autre matière que d'amour. Je n'analyse pas, bien entendu, les détails que le poète donne en passant sur quelques-uns d'eux, car ce serait une difficile discussion. Je donne la liste seulement de leurs noms, en y ajoutant quelques indications utiles pour comprendre le texte. Voici les italiens : Dante, Cino Rinuccini, dit Cino de Pistoie (et sa dame Selvaggia), Guittone d'Arezzo, deux Gui (sans doute Guinizelli de Bologne, et Cavalcanti de Florence), Onesto de Bologne ; puis deux amis personnels qu'il qualifie de « humains », un grand éloge, touchant à l'élégance et à la culture de l'esprit : Sennuccio del Bene et Franceschino degli Albizzi. — Les provençaux : Arnaut Daniel, Peire Vidal et Peire Rogier (ou Bremons), Arnaut de Maruelh,

Raimbaut d'Orange et Raimbaut de Vaqueiras, Peire d'Auvergne, Giraut de Borneilh, Folquet (né à Gênes, vécut à Marseille, et finit moine), Jaufre Rudel, Guilhem de Cabestanh, Aimeric de Pegulhan, Bernard de Ventadorn, Hugues de Saint Circ, Gaucelm Faidit.

On entendra aisément le dernier vers de ce passage : à tous ces poëtes, leur langue poétique est leur arme de guerre.

P. 37, v. 20. Le poëte veut faire une place à part à quelques-uns de ses amis les plus chers, son camarade de l'université de Bologne Tomaso Caloria de Messine, mort dans sa jeunesse, puis le couple de ses compagnons fidèles, le romain Lelio de' Lelii qu'il surnommait Laelius, et le musicien flamand Louis Sanctus de Beeringhen, qu'il surnommait Socrate.

P. 38, v. 9. Le poëte distingue : *rime*, qui signifie poésie vulgaire ; et *vers*, qui signifie vers latin.

v. 18. Pétrarque a reçu la couronne de laurier des poëtes au Capitole en 1341. — S'il dit que ce fut « en souvenir » de sa bien-aimée, c'est à cause du jeu de mots poétique habituel, entre « *Laura* », nom de la dame, et « *Laurea* » couronne de laurier.

P. 39, v. 3. Ce qu'il a vu, et l'empêche de souffrir des cruautés de Laure, c'est le triomphe de la Chasteté (voir les vers suivants, où il s'agit de l'amour vaincu et prisonnier).

v. 5. Le *cothurne* du tragédien, opposé au *brodequin* du comédien. — Et puis, il s'agit des grands poëtes lyriques et épiques, seuls capables, avec les tragédiens, de chanter la défaite de l'amour.

v. 18. Chypre, île de Vénus.

P. 40, v. 2. Avant le Christianisme.

P. 41, v. 3. L'hirondelle et le rossignol.

v. 6. La saison et l'heure qui fait par usage pleurer les amants.

P. 42, v. 8. Les cheveux du poëte blanchissent.

TRIOMPHE DE LA PUDICITÉ.

P. 46, v. 2. Léandre, nommé dans le *Triomphe de l'Amour*.

v. 5. Pétrarque est convaincu que Virgile a inventé entièrement la venue d'Enée à Carthage et son amour pour Didon, laquelle mourut, suivant lui, par amour pour Sichée son époux. Il y revient encore plus bas, page 52, v. 15 et suivants.

v. 20. Le géant Encelade, écrasé sous l'Etna, le secoue en se débattant, et cause les éruptions.

P. 47, v. 17. Phrase très obscure : la vertu fait voir aux hommes qu'ils ont bien tort de l'abandonner, et de se plaindre ensuite de telle ou telle attaque : car la vertu, s'ils ne l'avaient pas abandonnée, serait venue à leur secours, comme elle l'a fait pour Laura.

P. 48, v. 18. Camille, reine des Amazones, et ses guerrières. Le poète veut dire qu'elles n'ont pas une « drachme » de vaillance, si on les compare à Laura.

v. 21. Pompée avait épousé la fille de César.

P. 49, v. 9. Je ne trouve que le mot, chez nous assez vulgaire, « *façon* » pour rendre « *abito* » qui signifie tout un ensemble de grâce, de distinction, d'élégance, de tenue, — en somme de « *belles façons* ».

P. 50, v. 5. Scipion.

v. 7. Goliath, — et David au vers 9.

v. 10. Cyrus mourut captif de Thomyris, reine des Massagètes, dont il avait fait périr le fils : elle plongea la tête tranchée de son ennemi dans une outre pleine de sang.

v. 20. Inarime est Ischia, sous laquelle la légende veut que soit écrasé le géant Typhée. — Mongibel est le nom populaire (d'origine arabe) de l'Etna.

P. 51, v. 2. « Pour son mal » l'a vu Méduse, puisque Persée, en présentant cet écu à la Gorgone, lui a tranché la tête.

v. 3 à 5. « Jaspe » et « Topaze » sont symboles de pudeur. Le diamant est symbole de force. On voit en quel sens le poète peut dire que ces pierres ne sont plus de mode en son temps.

v. 12. Les neuf muses elles-mêmes ne pourraient pas les chanter dignement.

v. 19. En tuant sa fille Virginie, Virginius donnait à son âme la liberté. De même il mettait Rome en liberté, puisque la mort de sa fille mit fin au gouvernement des Decemvirs.

v. 23. On raconte qu'après la défaite des Cimbres et des Teutons, les femmes barbares, n'ayant pu obtenir de Marius la promesse que leur pudeur serait sauve, se donnèrent la mort.

P. 52, v. 3. Sappho.

v. 8. La vestale Tuscia, qui, pour prouver son innocence, put, après avoir invoqué Vesta, porter l'eau du Tibre dans un crible, sans en perdre une goutte.

v. 12. On ne voit pas bien ce que vient faire ici Hersilie, et l'enlèvement des Sabines.

v. 15 et suiv. J'ai déjà dit (voir la note page 46, v. 5) quelle était, au sujet de Didon, la théorie de Pétrarque, à laquelle il tenait tant.

P. 52, v. 20. Il s'agit de la touchante histoire de Picarda Donati, que Dante a narrée en des vers fameux (*Paradis*, chant III). Le frère de Picarda, le fameux partisan Corso Donati, l'avait arrachée de force au couvent, pour lui faire contracter un mariage qui lui semblait avantageux. — Cela se passait « sur l'Arno », c'est-à-dire à Florence.

v. 23. Le Triomphe aborde au nord de Naples, à Baia, et va de là à la villa de Scipion l'Africain, Linterno. Scipion, le premier Africain, est pour Pétrarque le type de la vertu de pudicité.

P. 53. v. 9. Passage obscur. La nouvelle de la victoire de Laura sur l'amour n'était pas contredite, lorsqu'on voyait la beauté de Laura, qui rendait sa victoire plus éclatante. — Cela est si vrai que l'Amour lui-même, tout vaincu qu'il est, prend quelque plaisir à voir triompher pareille beauté !

v. 15. « Cité souveraine, » — Rome.

v. 16. Sulpicia avait engagé les romains désireux de retrouver la vertu de leurs ancêtres, à élever un temple à Vénus « change-cœur » *(verso corde)*.

v. 24. Ce « jeune toscan » est un certain Spurina, dont la beauté était telle qu'elle inspirait de la jalousie aux maris de son temps ; il se défigura et fit voir ses plaies pour persuader chacun de sa vertu.

P. 54, v. 4. « Mon guide ». On retrouve ici le personnage mystérieux qui a guidé le poète au début du *Triomphe de l'Amour*.

TRIOMPHE DE LA MORT. — I.

Il existe pour ce chant un autre début, qu'il y aura lieu de reproduire lorsqu'une édition complète et savante de la traduction des TRIOMPHES *sera donnée.*

P. 60, v. 9 à 13. La Mort s'adresse d'abord aux compagnes de Laure, lesquelles sont toutes mortes déjà : « Bien les reconnais ». Puis elle s'adresse à Laure, qui n'a pas encore « goûté à son venin ».

P. 61, v. 12. Le *Catai* est la Chine.

P. 62, v. 20. La mort de Laure. Le récit est admirable, mais la façon de l'engager assez maladroite. Le poète nous indique que les dames bien vivantes, qui entouraient Laure mourante, n'étaient pas les mêmes que celles qu'il a montrées autour d'elle dans le tableau du Triomphe, et qui sont « séparées de leur corps ».

P. 64, v. 11. Le poète veut dire : il était dû au monde de ne pas lui prendre si tôt ce qui faisait son honneur. La phrase est obscure.

P. 65, v. 5. Les « adversaires » sont les démons.

TRIOMPHE DE LA MORT. — II.

P. 67, v. 5. L'Aurore.

v. 7. Laure apparaît couronnée, comme le sont au ciel toutes les âmes élues. Le poète la voit parmi « mille autres couronnes », c'est-à-dire mille autres élues.

P. 68, v. 14. L'image est bizarre, mais se comprend : la vie est une séductrice comme la Sirène.

P. 69, v. 15. Le poète cite les noms de tyrans fameux dont la cruauté rendait la mort douloureuse, comme le font d'ailleurs les maladies, (« les flancs, l'estomac », etc.).

P. 70, v. 9. Laure raconte les souvenirs de ses dernières heures, et comment alors une dame, qui avait été sa confidente et celle de Pétrarque, lui a parlé de son poète.

P. 75, v. 1. Le poète rappelle une circonstance où Laure chanta une chanson dont les paroles révélaient ses sentiments cachés. On croit deviner, sans en être sûr, que Pétrarque était l'auteur de cette chanson.

v. 18. On ne sait pas exactement où Laure est née, mais ce fut, suivant toute apparence, dans un bourg du Comtat Venaissin. Le contraste entre ce lieu obscur et l'illustre patrie de Pétrarque (v. 19 « ton nid fleuri »), était sans doute un sujet de raillerie entre les deux amants.

P. 76, v. 1. Le troisième cercle du ciel est le ciel de Vénus, qui règle fatalement la destinée des amants.

TRIOMPHE DE LA RENOMMÉE. — I.

P. 82, v. 17. Se souvenir que Scipion a été célébré comme le modèle de la Pudicité. On n'on peut pas dire autant de César.

v. 24. Les voies triomphales de Rome.

P. 83. v. 2. Chaque héros du cortège porte, sur son front, écrit le nom sous lequel il est le plus célèbre au monde.

v. 6. Le neveu de Scipion l'Africain est le second Africain, le fils (adoptif) de César est Auguste, « sans égal » au monde, comme premier Empereur romain.

v. 8. Divers héros de la famille des Scipion, le père du premier Africain et de l'Asiatique, le père de Scipion Nasica.

v. 16. Claudius Nero, qui, sur le fleuve Métaure, arrêta l'armée d'Asdrubal venue au secours d'Annibal, et ainsi sauva Rome.

P. 83, v. 20. Fabius Cunctator et divers autres dans le détail desquels je n'entre pas.

P. 84, v. 5. Le fameux général Camille, exilé, puis rappelé dans Rome.
v. 10. Manlius Torquatus fit périr son fils qui avait manqué à la discipline ; il préférait vivre « privé » de fils, que voir l'armée « privée » de discipline.
v. 20. Pour conquérir la Grèce, Flamininus feignit de lui rendre ses libertés.
v. 22. Popilius Lænas, discutant avec Antiochus, trace autour de lui, de sa badine, un cercle symbolique.

P. 85, v. 1. Manlius Capitolinus.
v. 2. Horatius Cocles qui défend le pont Sublicius contre les Etrusques (la Toscane).
v. 4. Mutius Scævola.
v. 7. Duillius et Lutatius Catulus.
v. 10. Appius Claudius cæcus (l'aveugle) et la race des Appius.
v. 12. Pompée le grand.
v. 17. Papirius Cursor.
v. 20. Valerius Corvinus.
v. 22. Volumnius frappé par la haine des Appius.

P. 86, v. 6. Marcus Sergius a pour descendant Catilina.
v. 9. Il a soin de ne lire la lettre du Sénat qui faisait grâce aux habitants de Capoue, qu'après avoir châtié les coupables.
v. 10 et suiv. Son nom latin est Fulvius Nobilior. — On n'admet dans le triomphe que le père des Gracques. Le reste de la famille est qualifié de « nid bavard et agité ».
v. 13 et suiv. Il est assez difficile de savoir les raisons du jugement de Pétrarque sur ce personnage de la famille des Metellus, mais la phrase est claire.
v. 20. Le « bon et beau » est Titus, l'autre Domitien.
v. 24. La succession de ces princes s'est faite par adoption.

P. 87, v. 2 et 3. Romulus avec les cinq successeurs ; seul est exclu du Triomphe le dernier Roi, Tarquin le Superbe.

TRIOMPHE DE LA RENOMMÉE. — II.

P. 89, v. 10. Les deux troyens : Hector et Enée. — Les deux perses : Cyrus et Darius.
v. 11. « Son fils », — Alexandre le Grand.
v. 13. Alexandre d'Epire.



P. 90, v. 1. Voir le chant précédent, page 85, v. 15 (« Bacchus, Alcide et Epaminondas »).

v. 7. Leonidas aux Thermopyles engagea ses compagnons à dîner gaiement, car ils devaient « souper chez Pluton ».

v. 13. Il appelle le « grand jeu » l'attaque de Darius, que Miltiade arrêta à Marathon.

v. 14. Cimon son fils, pour que le corps de son père, mort en prison, ne fut pas privé de sépulture, entra lui-même en prison.

P. 91, v. 2. Sur Massinissa (et Syphax qu'on retrouve plus bas), voir, au *Triomphe de l'Amour*, l'épisode de Sophonisbe. On verra notamment l'amour ardent que Massinissa portait aux romains.

v. 8 à 10. Cyrus, ayant fait grâce à Crésus, roi de Lydie, le fit retirer du bûcher où on l'avait déjà mis. Syphax se déroba aussi aux flammes d'un incendie. — Crésus était célèbre par ses richesses.

v. 11. Brennus, chef des gaulois contre Rome. Le poète le confond avec l'autre Brennus qui mourut à Delphes, après avoir saccagé le Temple.

v. 15. C'est le groupe des Hébreux, peuple de Dieu, séparé de tous les autres.

v. 16. David conçut le dessein d'élever le Temple de Jérusalem, que construisit Salomon; celui-ci fut moins habile à gouverner son âme.

v. 22. Moyse.

P. 92, v. 2. Josué.

v. 8 et suiv. Abraham, Isaac, Jacob, puis Joseph qui s'éloigne de la Judée pour vivre en Egypte.

v. 16. Adam.

v. 17. Noé.

v. 18. Nemrod.

v. 20. Judas Macchabée.

P. 93, v. 3 et suiv. Antiope, Orithye et Hippolyte, reine des Amazones, Ménalippe, la sœur de cette dernière. Hippolyte fut épouse de Thésée et mère de cet Hippolyte que l'amour de Phèdre, sa belle-mère, perdit; Ménalippe fut épouse d'Hercule.

v. 8. Thomyris. Voir *Triomphe de la Pudicité*, page 50, v. 10.

v. 14. Penthésilée, reine des Amazones, tuée sous les murs de Troie.

v. 15. Camille, un personnage de l'Enéide.

v. 17. Semiramis.

v. 22. Reine de Palmyre, qui fit la guerre aux Romains.

P. 94, v. 11. Presque toutes les histoires antiques que le poète avait sous les yeux commençaient à ce fabuleux Ninus, roi de Babylone. —

Celui qu'il appelle son « successeur », séparé de lui par bien des années, est Nabuchodonosor.

v. 14. On pensait que Belus était le premier homme à qui des honneurs divins eussent été rendus.

v. 17. Surena, roi des Parthes, vainqueur de Crassus.

P. 95, v. 1. Passant à l'histoire de temps plus voisins, le poète place sur le même pied que le Roi Arthur de la Table ronde, « trois Césars », à savoir Septime Sévère, Théodose et Charlemagne.

P. 95, v. 4. Godefroy de Bouillon. Pétrarque déplore que soit close l'ère des croisades. On remarquera d'ailleurs quelques vers plus loin, qu'il cite Saladin, le chef des infidèles, sur le même plan que les chevaliers chrétiens.

v. 18. L'amiral Roger de Loria, fameux dans les guerres de la fin du XIII[e] siècle.

v. 19. Qui est ce duc de Lancastre ? Les opinions diffèrent.

P. 96, v. 2. Il cherche des modernes et ne reconnaît que ses deux grands protecteurs : Robert, le Roi de Naples, qu'il a surnommé *Argus*, et le vieux Etienne Colonna.

TRIOMPHE DE LA RENOMMÉE. — III.

P. 97, v. 8. On attribue à Pythagore le mérite d'avoir substitué au nom de *Sophie*, sagesse, celui plus modeste de *Philosophie*, amour de la sagesse.

v. 10. L' « ardent vieillard » est Homère.

P. 98, v. 2. Le fils de Laërte, Ulysse, — et le fils de « la déesse » (Téthis), Achille.

v. 5. Virgile.

v. 10. Depuis que Cicéron a paru, Démosthène est dépassé.

v. 22. Les lois, dont Solon est le premier auteur, peuvent être bien ou mal appliquées. — Solon est le premier des sept sages.

P. 99, v. 2. Pétrarque a dit que Virgile et Cicéron sont les deux premiers « luminaires » de Rome. Varron est le troisième. Mais il le voit à la tête (« pour chef ») des romains (« notre peuple ») dans le groupe qu'il vient de distinguer, le groupe des historiens, législateurs, etc.

v. 8. Pline l'Ancien, qui mourut surpris par l'éruption du Vésuve.

v. 10. Plotin, philosophe platonicien, mourut en Campanie. Diverses légendes ont cours sur lui.

v. 15 et suiv. A la fin de l'énumération des orateurs romains, Pétrarque

place les noms de Calvus et de Pollion, qui ont osé rivaliser en éloquence avec Cicéron.

P. 99, v. 23. Euclide.

P. 100, v. 2. L'alexandrin Porphyre, grand ennemi du christianisme.

v. 5. Hippocrate.

v. 7 et suiv. Sont-ils, pour l'auteur, des dieux ou de très anciens médecins ?

v. 10. Gallien, véritable fondateur de l'art médical, que Pétrarque estime tombé, de son temps, en complète décadence.

v. 13. L'origine et l'explication des traits dont l'auteur qualifie plusieurs philosophes, d'ici à la fin inachevée de ce Chant, demanderaient une étude délicate. Comme d'ailleurs le sens est clair presque partout, je ne m'arrête qu'aux points où il ne l'est pas.

P. 101, v. 1 et suiv. Il s'agit d'Anaxagore, qui, ayant perdu ses biens et gardé ses vertus, pensait avoir fait une heureuse affaire.

v. 7. et suiv. Sur les sophistes et les dialecticiens.

v. 11 à 13. « Que veut dire ceci ? » etc... — Phrase fort obscure. J'entends, en l'appliquant aux sophistes : « chacun d'eux est sûr de soi et se croit en possession de la science parfaite. »

v. 22. Phérécyde. Il était de l'île de Syros, et non syrien.

P. 102, v. 5. On ne sait comment ces deux philosophes se trouvent là. Ils ne sont pas disciples d'Epicure.

v. 6. L'art de Chrysippe est comparé à celui du tisserand. L'*ensouple* et le *fuseau* sont deux pièces du métier de tisserand.

v. 9. On raconte que, par ce double geste, Zénon figurait la forme ouverte de la rhétorique et concentrée de la dialectique.

Le Triomphe est ici interrompu et inachevé.

TRIOMPHE DU TEMPS.

P. 109, v. 20. On entend bien que le poète parle du Soleil.

P. 110, v. 1. La « Reine » dont il s'agit est la Renommée, qui laisse aller parfois au vol du Temps quelques-unes des gloires passées !

v. 3. Le poète n'ayant point voulu dire quelle voix il entendit, nous ne pouvons le deviner. Mettons que c'est la voix de la Destinée.

P. 110, v. 9 à 11. Fleuves qui désignent les pays glorieux de l'antiquité, la Grèce (Pénée et Ebre), Troie (Xanthe), l'Italie (Tibre).

P. 111, v. 2. Les « cornes », dans le langage du temps, sont souvent synonymes de force, puissance, résistance.

P. 111, v. 6. L'image est difficile, mais charmante et fort littéraire : le Temps dans sa course pulvérise tant de gloires, que, si nous vivions plus vieux, nous les verrions revenir sur nous en poussière.

TRIOMPHE DE L'ÉTERNITÉ.

P. 116, v. 23 et suiv. « Celui qui jamais ne s'arrêta », — Le Temps. Ses « trois parties », — le passé, le présent, l'avenir.

P. 118, v. 6 à 11. Passage admirable, mais difficile à analyser grammaticalement et où le verbe ne s'aperçoit pas. C'est une sorte d'exclamation, dont il semble que le sens est clair.

P. 120, v. 6 et suiv. Les apôtres eux-mêmes (« les plus sûrs compagnons ») n'ont pas appris de Jésus le jour de la résurrection des morts.

P. 122. v. 1. La Durance. Souvenir de Madame Laure qui naquit et vécut non loin de la rivière.

v. 5. Le « beau voile » de Laure est une image qui constamment représente son corps, dont elle se revêtira de nouveau à la fin des temps, par la Résurrection de la Chair.

N. B. — *Les mot* IN PACE, *que l'on a placés à la fin du Triomphe de l'Eternité, sont ceux par lesquels Pétrarque termine la Chanson à la Vierge Marie, écrite, comme ce Triomphe, dans les derniers temps de sa vie.*

FIN DES NOTES.



TABLE.

TABLE.

LE TIRAGE DE CETTE ÉDITION,
ACHEVÉ LE TRENTE JUIN MIL NEUF CENT VINGT-TROIS
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMEUR
LÉON PICHON,
A ÉTÉ LIMITÉ A :
DOUZE EXEMPLAIRES SUR JAPON A LA FORME,
CONTENANT CHACUN UNE DOUBLE SUITE D'ÉPREUVES
DES GRAVURES,
SUR JAPON ANCIEN VERGÉ ET SUR CHINE,
NUMÉROTÉS DE 1 A 12 ;
TRENTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR JAPON DE SHIDZUOKA,
CONTENANT CHACUN UNE SUITE D'ÉPREUVES DES GRAVURES,
SUR CHINE,
NUMÉROTÉS DE 13 A 44 ;
QUATRE CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ A LA FORME
DES PAPETERIES D'ARCHES,
NUMÉROTÉS DE 45 A 444 ;
ET TRENTE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE,
NUMÉROTÉS DE I A XXX.

EXEMPLAIRE N° 230

